



University Affairs **Affaires universitaires**



L'intégration racontée en images

Un étudiant kenyan retrace ses
premiers jours à Montréal

Past the breaking point

Finding solutions to the housing
affordability crisis

Une question de survie

Ce qui est mis en œuvre pour résoudre
la crise du logement universitaire

Social justice on campus

The rise of activists-in-residence

Plus...

- GenAI & academic misconduct
- Leçons d'un philosophe autochtone
- The view from here by Paul Wells

\$4.50 / 4,50 \$ November-December 2024 novembre-décembre 2024

PM40064644 R09831

RETURN UNDELIVERABLES TO: 350 ALBERT STREET, SUITE 1610, OTTAWA, ON K1R 1A4

Nouveau dossier thématique

Formation continue en enseignement supérieur: des parcours de réussite étudiante



Une incursion dans les différentes voies
de l'**apprentissage tout au long de la vie**.
Pour **comprendre et soutenir la réussite**
étudiante sous toutes ses formes.

Observatoire
sur la réussite
en enseignement
supérieur

ORES

oresquebec.ca



Our Features/ Nos articles de fond

14/ Une question de survie

Face à la pénurie de logements, des partenariats entre universités, gouvernements et acteurs privés proposent des solutions durables
par Mohamed Berrada

14/ The fragile state of housing

Innovative partnerships between universities, governments and private stakeholders needed to solve housing crisis
by Mohamed Berrada

24/ Immersion dans la vie d'un étudiant international

Pour une personne étudiante provenant de l'étranger, chaque jour vient avec son lot de nouvelles aventures, de nouveaux défis et de nouvelles opportunités de croissance
par Selena Phillips-Boyle



36/ Guerrilla academics

New activist-in-residence programs are emerging on campuses across the country, but finding funding for these positions is a challenge
by Diane Peters

42/ Regards croisés sur les campements propalestiniens

Des campements propalestiniens ont été érigés sur des campus universitaires au pays à la fin de la dernière année scolaire. Aujourd'hui, l'heure est au bilan
par Jean-François Venne

Editor / Rédacteur en chef

Daniel Halton / dhalton@univcan.ca

Deputy Editor / Rédactrice en chef adjointe

Tara Siebarth / tsiebarth@univcan.ca

Art Director / Directeur artistique

Edward Thomas Swan / eswan@univcan.ca

Francophone Associate Editor /

Rédacteur en chef adjoint francophone

Mohamed Berrada / mberrada@univcan.ca

Digital Content Creator /

Créatrice de contenu numérique

Kate Kenyon / kkenyon@univcan.ca

Assistant Editor / Rédactrice adjointe

Hannah Liddle / hliddle@univcan.ca

Francophone Assistant Editor /

Rédactrice adjointe francophone

Marie-Lou Bernatchez / mbernatchez@univcan.ca

Translation / Traduction

Jessica Simoneau, Lydia Lalonde, Rana Feghali,
Assya El Hannaoui, Elite Communication

Publisher / Directrice de la publication

Deborah Morrison / dmorrison@univcan.ca

Circulation and Production Specialist /

Spécialiste de la production et diffusion

Kim Latreille / klatreille@univcan.ca

Ad Sales Representative /

Représentante des ventes publicitaires

Anita McGillis / amcgillis@univcan.ca

Client Services Coordinator /

Coordonnatrice du service à la clientèle

Renée Mindus / rmindus@univcan.ca

Client Services Representative /

Agente du service à la clientèle

Stephanie Turnbull / sturnbull@univcan.ca

Client Services Representative /

Agente du service à la clientèle

Doris Pranke / dpranke@univcan.ca

University Affairs is published four times during the
academic year.

Affaires universitaires est publié à 4 reprises au cours de
l'année universitaire.

Free subscriptions available.

See www.universityaffairs.ca for further information.

Abonnements gratuits disponibles.

Visitez www.affairesuniversitaires.ca pour obtenir
un complément d'information.

University Affairs

350 Albert Street,
Suite 1610
Ottawa, Ontario
K1R 1A4
(613) 563-1236
ua@univcan.ca
universityaffairs.ca

Affaires universitaires

350, rue Albert
Bureau 1610
Ottawa (Ontario)
K1R 1A4
(613) 563-1236
au@univcan.ca
affairesuniversitaires.ca

We acknowledge the financial support of the
Government of Canada.
Nous reconnaissons l'appui financier du
gouvernement du Canada.

Funded by the Government of Canada
Financé par le gouvernement du Canada

Canada
ISSN 0041-9257

Contents / Sommaire



We're activists. We don't have filters. I'm a big mouth wherever I go.



Rehana Hashimi, inaugural activist-in-residence at Carleton University, p.41.

Columns/Chroniques

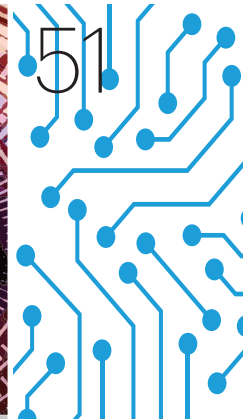


4 The view from here

Improving Canadian universities' standing
in public opinion

51 In my opinion

Supporting students in the age of GenAI



52 À mon avis

Boucs émissaires

55 Career advice

From flipped classroom to
flipped thesis



Campus

7 Tracing Alberta's environmental history

8 Un camp d'été bilingue pour les adeptes des mathématiques

8 'Vault hunters' are helping advance genetic research

10 The art of tabling

10 U of T prof's animatronic puppets are inspiring kids to use tech as a tool for creativity

11 Information integrity

12 How the climate crisis makes students feel

At a glance / En un coup d'œil

50 Critique littéraire

53 Prof pas prof, j'y vais

54 International Spotlight

64 Iconic Photo

COVER:

The life of an international
student.

COUVERTURE:

Immersion dans la vie d'un
étudiant international.

COVER PHOTO- PHOTO DE LA PAGE DE COUVERTURE :
SELENA PHILLIPS-BOYLE

Finding innovative solutions to the housing crisis can't wait

Cap on international students will do little to alleviate housing crunch

IF OWNING A HOME IN CANADA has never been more unaffordable, finding an apartment to rent has never been more difficult. The nationwide rental vacancy rate in 2023 dropped to a historic low of 1.5 per cent, driving prices through the roof in almost every major city. The housing crisis is particularly challenging for students. While most first-year and international students prefer to live on campus, a recent survey by Desjardins revealed that residence beds were only available for about one in 10 applicants. That leaves an estimated 1.2 million students forced to find off-campus housing – frequently with undesirable conditions and unscrupulous landlords who often charge students higher rates than single families. This is contributing to an already heavy student debt burden.

Fixing the issue will not be easy. The federal government's cap on international students and temporary foreign workers will do little to alleviate the lack of affordable housing. As our associate francophone editor Mohamed Berrada reveals in his feature article ("The fragile state of housing", p.14), solving the housing crisis will require greater collaboration between not just governments and the private sector but also universities and other stakeholders to rebalance supply and demand.

One of the consequences of the housing crisis is that international students are now thinking twice about coming to Canada. In our photo essay ("Immersion dans la vie d'un étudiant international", p.24) we look at the hopes and expectations of one Kenyan graduate student as he navigates the Canadian university experience at Université de Montréal. Also in this issue, Diane Peters examines the pros and cons of activists-in-residence ("Guerilla academics", p.36), and don't miss another installment of "The view from here" column by Paul Wells.

For more news, opinion and career advice, visit the *University Affairs* website, which we will be relaunching in the coming weeks with a new design, more intuitive user experience, and a host of new features. If you are a student, parent or educator, you'll also want to click the link to an exciting new resource, [UniversityStudy.ca](https://www.universitystudy.ca), to learn about programs, scholarships and essential student resources.



Daniel Halton
Editor / Rédacteur en chef

L'urgence de trouver des solutions à la crise du logement

Freiner le flux des étudiantes et étudiants étrangers ne règlera pas la crise du logement

L'ACCÈS À LA PROPRIÉTÉ AU CANADA n'a jamais été aussi complexe, et il en va de même pour la recherche d'un appartement à louer. En effet, le taux d'inoccupation des logements locatifs à l'échelle nationale a chuté à un creux historique de 1,5 % en 2023, entraînant une véritable flambée des prix dans la plupart des grandes villes. Cette crise du logement est d'une gravité particulière pour la population étudiante. Alors que la plupart des personnes étudiantes en première année et provenant de l'étranger préfèrent vivre sur le campus, seulement une personne sur dix présentant une demande aurait une place en résidence, selon un sondage récent mené par Desjardins. Par conséquent, environ 1,2 million d'étudiantes et étudiants se voient contraints de trouver un logement hors campus, où les options sont peu nombreuses, les conditions déplorable et les propriétaires sans scrupules, facturant souvent des prix plus élevés que ceux proposés aux familles.

Ce problème ne se règlera pas facilement. Le plafonnement du nombre d'étudiantes et étudiants étrangers et de travailleuses et travailleurs étrangers temporaires imposé par le gouvernement fédéral ne fera pas grand-chose pour pallier le manque de logements abordables. Comme le révèle Mohamed Berrada dans notre article de fond (« Une crise qui fragilise tout », p. 14), la résolution de la crise du logement nécessite une collaboration accrue non seulement entre les gouvernements et le secteur privé, mais aussi entre les universités et d'autres parties prenantes afin de rétablir l'équilibre entre l'offre et la demande.

L'une des conséquences est l'hésitation croissante des étudiantes et étudiants étrangers à venir au Canada. Dans notre photoreportage (« Immersion dans la vie d'un étudiant international », p. 24), nous nous penchons sur les espoirs et les attentes d'un étudiant kenyan en doctorat vivant l'expérience de l'université canadienne à l'Université de Montréal. On trouvera également dans ce numéro l'analyse de Diane Peters des avantages et inconvénients des programmes d'activistes en résidence (« Guerilla academics », p. 36), mais aussi un autre article à ne pas manquer de la chronique En perspective de Paul Wells.

La nouvelle mouture du site Web d'*Affaires universitaires* sera lancée au cours des prochaines semaines et offrira un design novateur, une expérience utilisateur plus intuitive et une foule de nouvelles fonctionnalités. Le site Web [etaudesuniversitaires.ca](https://www.etaudesuniversitaires.ca) est aussi une nouvelle ressource intéressante pour les étudiantes et étudiants, les parents et les éducatrices et éducateurs à la recherche d'information et de conseils utiles sur les programmes d'études, les bourses d'études et d'autres ressources essentielles.

Improving universities' public standing

How universities can help make their case

by Paul Wells

AND NOW, INSIDE SECRETS OF BIG-LEAGUE COLUMN-WRITING.

A couple of months ago I filed my first column for *University Affairs*, about “the growing estrangement between universities and society.” It was pretty glum. One point I made was that 20 years ago, elected politicians were eager to be photographed standing next to university administrators, because universities felt like the future. Now they really aren't, because at some level that isn't easy to define, universities feel like trouble. Not to everyone, but to enough people. Since politicians are – almost by definition – a lagging indicator of the broader society, I think this decline in universities' social capital may be a problem for universities.

After I filed the column, my editor asked whether I had any ideas for solutions to the problem I'd described. I said I was pretty happy to let the column end on a down note. So we did. But I'll tell you a secret: I actually wasn't sure whether I could come up with any solutions.

I'm still not. But let's start brainstorming together. Improving Canadian universities' standing in public opinion isn't the work of a single conversation. It'll be a common thread of many of my columns over the next little while.

It's not as though relations are thawing. Canada's just been through three provincial election campaigns, in British Columbia, New Brunswick and Saskatchewan. As Alex Usher at Higher Education Strategy Associates pointed out, almost no political party in any province ran on promises to expand or improve postsecondary education. The NDP in Saskatchewan and the Conservative Party of BC had no university-related promises at all. Some parties tended to focus on reducing the cost to students of their time spent at university. In addition, the Saskatchewan Party wanted to pay graduates to stay in the province. These policies do reflect some understanding that postsecondary education has value, but they're kind of ... binary. Are you, Sir or Madam, in possession of a unit of post-secondary education? Then you should be rewarded – either before you receive the unit of higher education, to make obtaining it easier; or after you receive it, to make you likelier to stick around. Can the unit of higher education be improved? In the eyes of many different parties in three different provinces, apparently no more than some other binary marker, a bus ticket or a wristband, could be improved.

Maybe some people reading this will rather like this state of affairs. Benign neglect isn't the worst possible outcome, after all. I'm reminded that in discussions of Canada-U.S. relations, it's rarely long before somebody pipes up that things are never going well if the Americans are thinking about us at all. Similarly, maybe it's best if governments don't try to fix universities. The problem is, neglect rarely stays benign for long.

I thought it was ominous that the Saskatchewan Party found room in its platform to congratulate itself for all the money it's spent on university operating grants since it came to power in 2007. That's the sort of thing you do if you want people to believe you had a choice about whether to spend that money. Once that thought occurs to them, how long will it be before they decide not to spend it?

On the whole, then, I think universities are safer if they're in politicians' field of view, and if the sight of them is at least occasionally pleasant.

How can universities help make their case? First, by reminding people that a lot of what universities do is to instill complex technical knowledge that you can't get anywhere else and that doesn't carry a lot of ideological baggage. Things like calculus, molar mass, the location of the pancreas, the jurisprudence regarding search and seizure. It's a given that when universities are in the news, it will often be about campus protests that never seem to end, or social science positions that never seem to make sense to a lot of outside observers. A strong message coming out of universities should be that they can't be reduced to those easy-to-caricature debates.

For all their flaws, universities can still produce engineers, doctors, chemists, physicists and geographers. This will be so obvious to many people reading this column that I must seem odd for pointing it out. But go back and read the paragraph about political parties in three provinces that couldn't find a good word to say about universities while those parties' leaders were fighting for their political lives. Clearly some of this stuff needs pointing out. As often as possible, send your students and their professors into the community to help solve local problems. And invite community leaders onto the campus, not to proselytize them, but simply to make your campus part of local politicians' mental map. It's the least you can do to keep campuses from feeling like gated communities that enclose mysterious rituals.

Another thing I heard from readers is that it might be time to revisit the substantial emphasis on research in determining budget priorities and career advancement. It's easy to understand why research took on such importance after the 1990s. For nearly 20 years, successive federal governments saw research funding as its main contribution to the health of Canadian universities. For much of that time, that meant federal research grants were one of the few growing sources of university revenue.

When something works, you try to get more of it. So the main message coming from universities, especially the biggest ones in the country, was: research drives innovation which creates the jobs of tomorrow. Often that's even true. But governments became increasingly leery of



ever-growing research expenditures, especially when that money goes to granting councils which allocate funding based on peer review. Governments prefer to allocate money based on what makes the party in power look good. That's not even an irrational consideration! But it's largely incompatible with the concerns of peer review. So research grants have started to top out.

Meanwhile the other missions of a good university – teaching and community-building – have, in some institutions, received less attention. Now that research is less of a sure thing when it comes to luring government interest, maybe there's more room to think holistically about everything a university can do for its people, its local community, and the world of knowledge. Every institution will reach different conclusions about how to weigh those considerations. But I don't think it's a bad idea to let your community know you're having the conversation.

I know it's against every large organization's instincts these days to let people know it's having complex conversations. I work in Ottawa, where every political party and most government departments operate under a cone of strategic silence, sending out only bits of carefully constructed "messaging" that usually seeks to avoid conversation. In fact, it's been a theme of my political journalism that this "message control" is eroding government, because a government that obsesses over its message forgets how to listen, and because internal communications quickly sink to the level of this empty sloganeering. I think our governance problems are, to a significant extent, communication problems.

Which is why I think one thing universities can do, to re-establish their social relevance, is to insert themselves aggressively into debates over public policy and governance.

This is, I suspect, counter-intuitive. When politics gets weird, people are tempted to hide from politics. But lately I'm leaning towards the opposite conclusion. Governments have stopped performing basic functions – tracking the results obtained by different policies; generating new policy ideas; meeting colleagues across departmental, jurisdictional and partisan lines.

Universities could pick up that slack. Policy analysis, generation and debate could become a bigger part of what political-science departments and their associated institutions do. The goal would be to move away from a position of rote antagonism towards one of engagement. The message would be that these debates are worth having; that universities enjoy freedom that practitioners sometimes don't; and that this freedom can be useful in helping governments and citizens perform their respective roles.

Universities have become easy targets for neglect, and sometimes for worse, because they've begun to seem remote from the concerns of the communities that surround them. So make them less remote. Get them back into discussions about how to make a better society. **UA**

Ce texte est également disponible en français sur affairesuniversitaires.ca

An easy sell to the public

Publicly engaged research and teaching are an easy sell to the public, but for some reason, many institutions haven't really emphasized this potential area of light, within strategic decision-making or in university positioning ("The view from here", September-October 2024). There is plenty of room to move ahead here, and I believe it could play a significant role in helping to improve the reputation of 'the university' and of individual, regionally relevant institutions across the country.

Rebecca Cohoe

Manager of public engagement,
Memorial University



Mouvement grandissant

Article utile et intéressant [Libre accès : une mine de diamants sous ses pieds, août 2024] sur un mouvement qui commence à prendre de l'ampleur.

Marc Couture

Professeur honoraire,
Université TÉLUQ

Unfortunate necessity

The best article that we wish didn't have to be published ("How antisemitism roiled university campuses", online). Thank you for telling this story.

Alison Setton

University of British Columbia alumna



Correction

In our September-October issue opinion piece about inclusion, we mistakenly referred to Rhonda McEwen as the president of the University of Victoria, when in fact she is the president of Victoria University, which is affiliated with the University of Toronto.

Campus

This illustration depicts what a portion of the Alberta landscape might have looked like approximately 4,000 years ago.



ILLUSTRATION: CRYSTAL DRIEDGER/ ROYAL ALBERTA MUSEUM

Research

Tracing Alberta's environmental history

Students go 'beyond the microscope' thanks to a partnership between MacEwan University and the Royal Alberta Museum

IN A THIRD-YEAR EARTH SCIENCES COURSE at MacEwan University, students train their microscopes on small plant and animal subfossils collected from soil, sediment, bone and other samples. By going beyond rote work with prepared slides, students are getting hands-on experience with sample analysis as well as the chance to discover clues about how the environment in Alberta has changed over thousands of years.

Robin Woywitka, who teaches the course, explains that Alberta was completely covered in ice 16,000 to 24,000 years ago. The ice slowly began to recede, scraping the surface, and the land was ice-free by roughly 13,000 years ago, the time period students are examining through the samples.

"This gives us baseline information about how climate and the world worked before we started playing with it," said Dr. Woywitka, an associate professor of earth sciences and anthropology.

"That helps us contextualize the magnitude and potential effects of what we're doing today through industrial practices and land use practices."

The samples come from the Royal Alberta Museum using collections that have been understudied or are part of an ongoing project at the museum.

"The students get to see one part of what it's like to be a professional geologist or palaeontologist. They get to see how geology, paleontology, and archaeology interact with environmental legislation," Dr. Woywitka said. "They get to see the regulatory process (ex. for environmental assessments), a little bit of how museum collections work and [gain] practical skills." – KAITLIN VITT



Le but du camp est d'ouvrir aux avantages d'avoir une base solide en mathématiques pour le futur

Jeunesse

COURTOISIE DE : JOSEPH KHOURY

Un camp d'été bilingue pour les adeptes des mathématiques

DEPUIS 22 ANS, Joseph Khoury, directeur du centre d'aide en mathématiques de l'Université d'Ottawa, coordonne chaque été un camp de mathématiques d'une semaine sur le campus. « C'est un camp pour les jeunes doués qui veulent en apprendre plus que ce que le curriculum scolaire offre, explique-t-il, une opportunité pour ces jeunes d'explorer un côté des mathématiques qu'ils n'ont pas la chance de voir en classe ». Le but de ce camp est d'offrir un mélange de la théorie et de l'application des mathématiques dans la vie quotidienne de ces jeunes, d'ouvrir aux avantages d'avoir une base solide en mathématiques pour leur futur.

« Les après-midis sont tous bilingues. Sur les feuilles, il y a un côté français et de l'autre côté c'est en anglais » explique le responsable. « Pour les cours du matin, nous divisons les élèves entre deux salles, une francophone et l'autre anglophone ».

Une journée typique au camp commence à 9h. À l'arrivée des élèves, une série de devoirs leur est remise sur lesquels ils travaillent en soirée. « Le matin, il y a des cours théoriques qui sont suivis par des applications directes et les après-midis sont réservés à des compétitions qui leur offrent la chance de travailler en équipe » Des mathématiciennes et mathématiciens sont aussi invités à rencontrer les jeunes. « Ces professionnels sont issus de différents secteurs comme l'aviation, le ferroviaire,

etc. » Les soirées sont réservées à des activités sociales.

Toujours selon l'enseignant, les candidates et candidats sont choisis minutieusement par le comité de sélection. « On regarde les compétitions nationales de mathématiques et on choisit les meilleurs de ces jeunes, puis on communique avec les écoles ».

Sur les 150 invitations envoyées, seuls 50 jeunes peuvent participer annuellement. « C'est le premier arrivé premier servi. Nous essayons toutefois d'avoir une balance entre les filles et les garçons, car il y a toujours un manque de filles dans les sciences et en mathématiques ».

M. Khoury explique que, selon certaines études, c'est précisément en dixième année que les jeunes commencent à perdre leur intérêt pour les mathématiques. « À ce stade, les élèves qui éprouvent des difficultés en mathématiques tendent à abandonner la matière, tandis que ceux qui sont doués, mais ne perçoivent pas son utilité dans la vie quotidienne, risquent également de délaisser les mathématiques trop tôt. Ce choix peut leur fermer des portes pour leurs études supérieures ».

M. Khoury se réjouit que son initiative porte déjà ses fruits : « Nous avons vu passer des jeunes qui sont maintenant ingénieurs, professeurs, dirigeants d'entreprises, qui ont donc continué les mathématiques après la 10^e année ». — MARIE-LOU BERNATCHEZ

Person/Place/Thing



'Vault hunters' are helping advance genetic research

A McGill-developed component of the popular Borderlands 3 video game is putting a new spin on citizen science

A GROUP OF MCGILL UNIVERSITY computer scientists, in collaboration with private sector partners, has developed a citizen science video game in which players are helping to map the genetic sequences of the human microbiome.

Borderlands Science, a mini game within the popular Borderlands 3 game, was created by a team led by McGill computer science professor Jérôme Waldispühl.

"Microbes are everywhere," said Dr. Waldispühl. "To make the connections between microbes and [health], you need to classify them; you need to understand the diversity of microbes and how they relate to each other. And once you have a map, you can start doing that research."

Creating that map is extremely time-consuming, he said, because there are millions of sequences and no algorithm that can do the job perfectly. "So then came the idea that we should find a way to engage more people in this curation process."

The group published a study in *Nature Biotechnology* demonstrating that their approach to the gamification of scientific tasks, where player engagement is prioritized, can deliver big benefits to the scientific community.

Borderlands Science, which players (or "vault hunters") can find inside a retro-style video arcade game within the world of Borderlands 3, involves matching tiles to align as many columns – representing fragments of specific DNA material – as possible. Scientists then use players' solutions to better understand the alignment of those genetic sequences.

Since its release in April 2020, more than 4 million players have solved over 135 million science puzzles – a task, the study notes, that is "unsolvable by a single individual."

"The hope is that this research will lead to better treatments for conditions related to gut health, such as Alzheimer's and cancer," said Dr. Waldispühl. "What we're trying to do here is to make science more ubiquitous. ... I think that can change society."

— ANGELA MOMBOURQUETTE

Campus

Borderlands Science, a mini game within the popular video game Borderlands 3, is helping McGill researchers further their scientific research.



PHOTO: THE GEARBOX ENTERTAINMENT COMPANY



Publishing

PHOTO COURTESY OF: GEANN GAMBOA

The art of tabling

A NEW ZINE launched by OCAD University's RBC Centre for Emerging Artists & Designers (CEAD) is helping artists display, promote and sell their work at artist alleys, markets, conventions, art fairs and other venues.

How to Table is a guide to the basics of "tabling", covering definitions, pricing and payments, marketing research, social media and the physical setup of a table. Tabling — setting up a display and merchandise table — is an important strategy for artists to get their work into the public sphere as well as building a community.

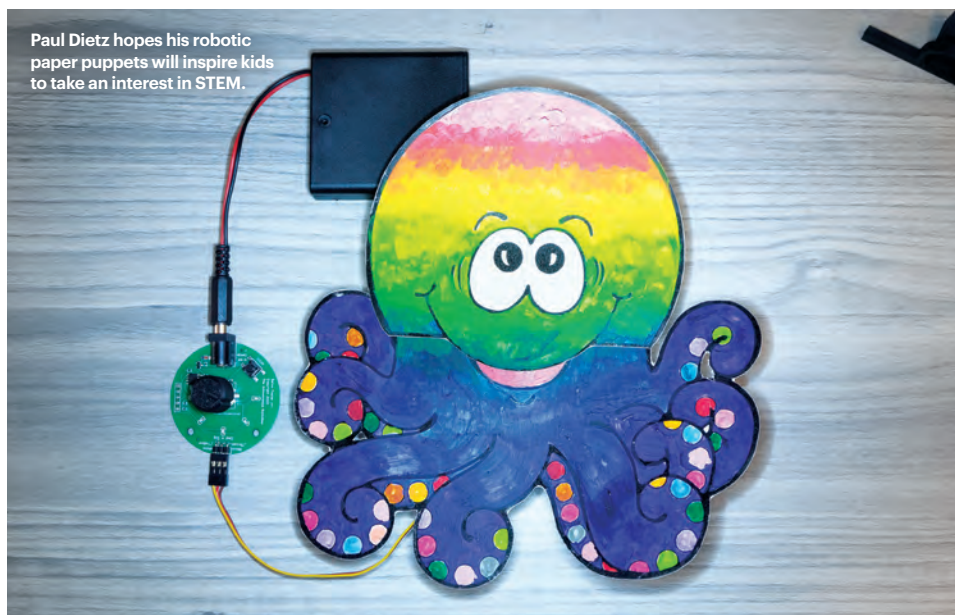
"OCAD U supports a very robust tabling and pop-up art-market ecosystem, with student groups organizing events on campus, and students and alumni selling all across the city," said Alexandra Hong, project officer at CEAD. The centre had received many queries about how to get started in tabling, she said. When she was approached about supporting the creation of the zine, it was a no-brainer.

Reception has been positive: the initial print run of 450 zines has been quickly snapped up at CEAD and other OCAD U spaces. Copies are also available in the university's Zine Library and online, including in a descriptive transcript format. — SUSAN GOLDBERG

Overheard

“The proliferation of campus antisemitism may have caught some universities off guard last year. But this year, there are no surprises.”

Michael Geist in his *Globe and Mail* op-ed titled "A new academic year requires a new approach to combatting antisemitism on campus", published Sept. 6.



Paul Dietz hopes his robotic paper puppets will inspire kids to take an interest in STEM.

PHOTO COURTESY OF: PAUL DIETZ

STEM

U of T prof's animatronic puppets are inspiring kids to use tech as a tool for creativity

IN 2006, electrical engineer Paul Dietz was volunteering at an after-school robotics club in Cambridge, Mass., and took his craft-loving, fifth-grade daughter to see one of the robo-sport competitions, which included robots throwing balls and moving blocks on a gladiator game-style pitch.

"Dad, I hate this," she said, confirming Dr. Dietz's worry that he was not achieving his goal of attracting anyone except middle-class boys to STEM, nor was he showing off science's creative potential.

"Maybe it's the sports model," he remembers thinking. "So, let's do a theatre model." Dr. Dietz and his wife, Catherine, also an electrical engineer, took a raccoon puppet and some robotic controllers to a nearby middle school and offered to run a club that would put on a show using puppets and programmed lights, sound and motion. Just as many girls as boys signed up.

"This is not just about teaching STEM, it's much more about how to be creative across different disciplines," said Dr. Dietz. His Animatronics Workshop, where kids create robotic puppets, has run at various schools and camps over the subsequent years.

Dr. Dietz is now a distinguished engineer in residence in the department of computer science

at the University of Toronto. "They created a position for me and gave me the charge of doing this in Canadian schools across the country."

Daniel Wigdor, professor and associate chair of partnerships and innovation for computer science at U of T, brought Dr. Dietz to the university. "We are big believers in closing the digital divide by improving accessibility to different communities that traditionally haven't had access to technology and closing the gender gap in computer science," said Dr. Wigdor. "We see the Animatronics Workshop as helping us do these things."

Dr. Dietz is currently rebranding the workshop as StoryTech and creating a company under the same name to sell low-cost product kits to K-12 schools. The kits will feature age-appropriate hardware and guidance. Younger children get simple boards to make a show where two puppets have a conversation, while teens can use more elaborate hardware connected to phones or laptops to control lights, motion and sound.

"It's a bit of a stealth STEM program," Dr. Dietz said.

"It's about doing storytelling and using technology in that context, hopefully helping students realize that technology can be a tool for creativity." — DIANE PETERS

The Incubator

Information

Addressing the challenges of mis/disinformation

University of Ottawa lab uses interdisciplinary applied research and knowledge exchange to counter false information

THE UNIVERSITY OF OTTAWA'S Information Integrity Lab addresses the challenges of mis-information, malinformation and disinformation which crosscut social sciences, security and technology fields.

Established in 2022, its multidisciplinary mandate is to serve as a hub for applied research, expertise and ideas exchange amongst universities, think tanks, the government and public. Through technology-enabled and qualitative analysis, the lab investigates and publishes on the sources, drivers and risks associated with mis- and disinformation which can affect public health, safety, democracy discourse, economic security and the environment.

"Mis- and disinformation creates an information environment that is chaotic, making it

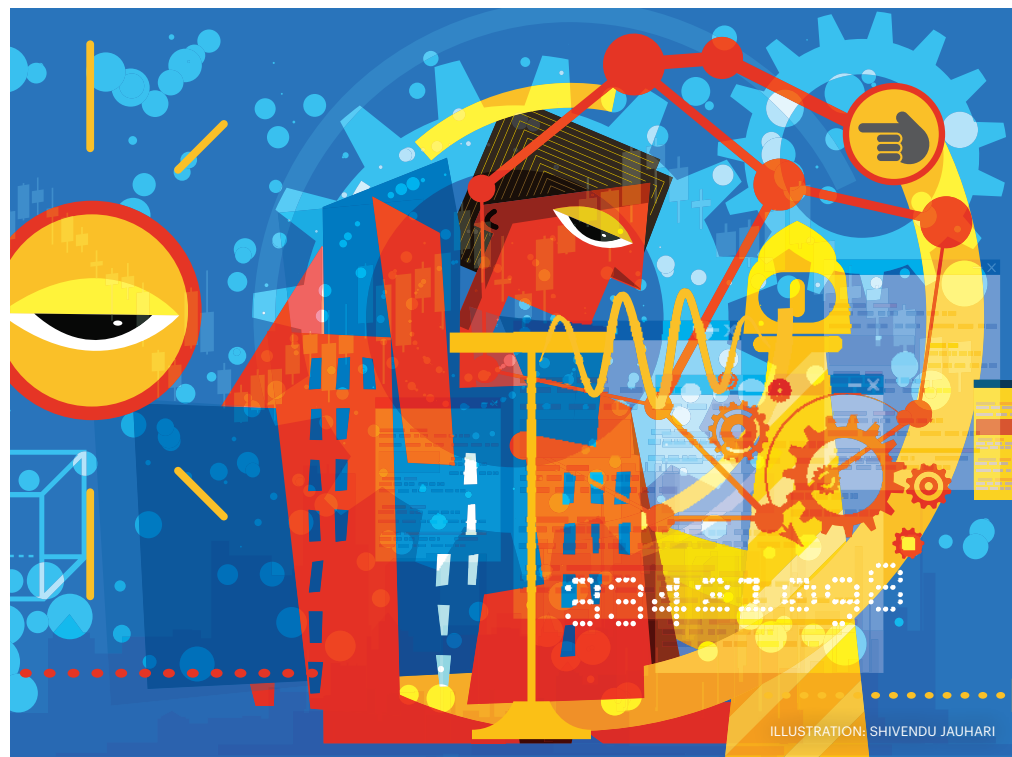


ILLUSTRATION: SHIVENDU JAUHARI

difficult for people to distinguish truth from falsehood. This can potentially destabilize societies and undermine democracy and security and impedes perceptions and the ability to act, including in responses to crises such as climate

change," said Jennifer Irish, director of the lab. "It is crucial that the public better understand the importance of information integrity in their democratic discourse and become more resilient to its impacts." – UA STAFF



**Universities Canada.**

Universités Canada.

INVESTING IN UNIVERSITIES IS AN INVESTMENT IN CANADA'S FUTURE

Canada's universities are places to learn, they are also vital engines of opportunity, job creation and economic growth. Investments in universities open doors for Canadians to earn higher salaries, find and create new jobs, strengthen communities, and contribute solutions to Canada's most important challenges.

Universities Canada is calling on the Government of Canada to:

- Boost Canada's productivity by investing in student work placements and facilitating the commercialization and application of research to address Canadian challenges.
- Reestablish Canada as a global leader in education and talent by modernizing the immigration system to improve data accuracy, transparency, and insights into immigration flows.
- Enable universities to better support Canadian learners, researchers, and communities by making post-secondary institutions eligible for federal investments in energy-efficient infrastructure and accessible retrofits.
- Support research excellence by enhancing funding for research security

INVESTIR DANS LES UNIVERSITÉS, C'EST INVESTIR DANS L'AVENIR DU CANADA

Les universités canadiennes sont non seulement des lieux d'apprentissage, mais des catalyseurs qui favorisent les possibilités, la création d'emplois et la croissance économique. Des investissements dans les universités permettront aux Canadiennes et Canadiens de toucher des revenus accrus, de trouver du travail, de renforcer leurs collectivités et de proposer des solutions aux problèmes les plus pressants du pays.

Universités Canada exhorte le gouvernement du Canada à :

- dynamiser la productivité du pays en investissant dans les stages étudiants ainsi qu'en facilitant la commercialisation de la recherche et ses applications concrètes pour remédier aux problèmes qui touchent le Canada;
- redorer la réputation du pays à titre de chef de file mondial en matière d'éducation et de talents en modernisant son système d'immigration afin d'améliorer l'exactitude et la transparence des données et de fournir des renseignements clairs en matière d'immigration;
- donner aux universités les moyens d'offrir un meilleur soutien aux apprenantes et apprenants ainsi qu'aux équipes de recherche et aux collectivités du Canada en assurant l'admissibilité des établissements postsecondaires aux programmes de financement fédéraux axés sur les infrastructures écoénergétiques et la modernisation des immeubles aux fins d'accessibilité;
- favoriser l'excellence en recherche en augmentant le financement consacré à la sécurité de la recherche.

Student Voice

How the climate crisis makes students feel

Students talk ecological grief



GRAPHIC: ISTOCK.COM/WILDPixel

FOR MOST UNIVERSITY STUDENTS being away from home can be stressful, but for Emilie Broomfield the stress is heightened.

Ms. Broomfield is from Postville, located on the Inuit land claim territories of Nunatsiavut in Newfoundland and Labrador. Now living in St. John's after graduating from Memorial University this spring, she often worries about the daily realities of the climate crisis back home, including the decreasing fish supply and difficulty hunting due to melting sea ice.

"Knowing that my family's out on the ice, I know it's getting worse and worse every year [and] there's a lot more people who are falling through," she said.

Climate anxiety also weighs heavily on the mind of Minh Chau Nguyen, studying for her PhD in climate risk management at the University of Waterloo. She too worries about exceptionally mild winters.

"It hit me that, well, I did grow up having proper winter that is very different from the summer," she said.

Research published in 2023 by Lakehead University found that 78 per cent of young

Canadians between the ages of 16 and 25 feel climate change impacts their overall mental health. Nyhenflore Delva spent her early years living in Fort Lauderdale, Florida, where she witnessed the devastating impact of hurricanes Katrina and Wilma. "I've got a lot of anxieties, but climate change is definitely one of the top ones."

A master's student researching harmful wastewater contaminants at Waterloo, Ms. Delva is hoping to use her research as a means to impact industry and policy.

For Ms. Broomfield, who is applying to graduate schools for fall 2025, research is an opportunity to help promote Indigenous perspectives in discussions about climate change. The health of the planet she says is deeply connected to her identity. "[To settlers] it may seem like, 'oh yeah, you can't go hunting, or you can't go fishing,' or something like that, but it's such a deeper connection. ... The most I feel like myself and feel connected to my family and to who I am, and my Indigeneity [is on the land]." - OLIVIA GRANDY



University Study.ca Études universitaires.ca



Trusted information to guide your post-secondary education from admission to graduation.

Des renseignements fiables pour vous guider dans votre parcours universitaire, de l'admission à l'obtention du diplôme.

Explore 17,000+ programs from Canadian universities. Compare programs and schools side-by-side. Search new database of over 500 scholarships and explore student support resources on academics, budgeting, health and wellness and career planning.

Start your university journey today!



Scan to visit website.

Balayez le code pour consulter le site Web.

Découvrez plus de 17 000 programmes d'universités canadiennes. Comparez les programmes et les écoles côte à côte. Recherchez dans une nouvelle base de données de plus de 500 bourses et explorez les ressources de soutien aux étudiants sur les études, la budgétisation, la santé et le bien-être et la planification de carrière.

Commencez votre parcours universitaire dès aujourd'hui !

Published by
Publié par



**Universities
Canada.**

**Universités
Canada.**



UNE CRISE QUI FRAGILISE TOUT

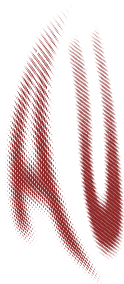
Face à la pénurie de logements, la population étudiante au Canada vit une crise qui affecte son bien-être. Des partenariats entre universités, gouvernements et acteurs privés proposent des solutions durables

THE FRAGILE STATE OF HOUSING

Canadian and international students are facing a housing crisis. But innovative partnerships between universities, governments and private stakeholders are exploring long-term solutions



par/by Mohamed Berrada
illustration de/by Maya Schultz



CANADA, LA CRISE DU LOGEMENT NE FAIT PAS DE QUARTIER. Les personnes étudiantes à l'université en sont particulièrement touchées. D'un océan à l'autre, elles bataillent en quête d'un habitat abordable et qui répond à leurs besoins, avec des conséquences qui vont bien au-delà de la simple commodité.

Cette année, la question de l'hébergement a joué les trouble-fêtes lors d'une rentrée scolaire déjà plombée par la chute drastique du nombre de personnes étudiantes provenant de l'étranger. « On s'attendait bien à ce que la question du logement soit un sujet parmi d'autres, mais pas le sujet principal des discussions » note Andrew Parr, vice-recteur associé au logement étudiant et aux services à la communauté de l'Université de la Colombie-Britannique (UBC). « En réalité, ce n'est pas uniquement une crise universitaire. Ce n'est pas une crise en Colombie-Britannique ou à UBC, c'est une crise nationale », ajoute-t-il. En Alberta, bien que l'Université de Calgary (U de C) dispose de 3 000 places locatives, elle a dû inscrire plus de 1 000 personnes étudiantes sur la liste d'attente. Pour Shane Royal, son directeur principal des services auxiliaires, la crise a pris de l'ampleur ces dernières années : « Avant la COVID, nous n'avions pas de listes d'attente ou quoi que ce soit de ce genre dans notre établissement. Les choses ont commencé à s'intensifier, et depuis deux ans, nous avons des listes d'attente assez longues, atteignant jusqu'à 1 000 personnes ». Au cours du mois de septembre, alors que les salles de classe étaient déjà remplies, la liste d'attente comprenait toujours 48 noms. « Les chiffres ont baissé car l'Université appelait les gens pour leur dire qu'ils n'auront probablement pas de place sur le campus, et qu'ils devraient aller voir ailleurs », précise Mateusz Salmassi, vice-président externe de l'Union des étudiants de l'U de C.

Une vieille crise en gestation

Louis Gaudreau, sociologue et professeur à l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), explique que la crise du logement était déjà en gestation depuis une vingtaine d'années, et « a tout simplement pris une forme beaucoup plus aiguë » depuis deux ou trois ans. Selon lui, au Canada et plus particulièrement au Québec, la racine du problème n'est pas uniquement la pénurie actuelle d'habitations, comme on pourrait le croire. Le véritable enjeu qui a émergé est celui de l'abordabilité, bien avant que la disponibilité ne devienne une question centrale. « La montée fulgurante des prix a débuté dans un contexte où il n'y avait pas de pénurie de logements, une situation largement alimentée par un afflux massif de capitaux dans le marché immobilier, notamment par les banques », explique-t-il. Un sondage réalisé cette année par la Student Housing Initiative appuie les propos de M. Gaudreau : 60 % des personnes étudiantes interrogées ont déclaré que le loyer hors campus n'était pas abordable.

« Les personnes étudiantes sont beaucoup plus stressées. Cela fait longtemps qu'elles n'ont plus seulement à s'inquiéter des examens. Maintenant, beaucoup d'entre elles arrivent en cours affamées parce qu'elles dépensent tellement d'argent pour le loyer et les frais de scolarité qu'elles ne peuvent pas se permettre de manger suffisamment », constate M. Salmassi. Place alors aux compromis : certaines choisissent de sacrifier leur sécurité pour vivre à proximité du campus, tandis que d'autres sont contraintes de s'installer dans des quartiers éloignés mal desservis par les transports en commun. Cette situation entraîne des trajets quotidiens pouvant atteindre une heure et demie, voire deux heures, compliquant la conciliation entre études et vie sociale.



THE HOUSING CRISIS CONTINUES TO CAUSE WIDESPREAD CONFUSION and frustration across Canada, university students are giving up on convenience as they struggle to find even the most basic affordable housing.

This year, housing uncertainty overshadowed a back-to-school season already marked by a drastic drop in international student enrolment. “It was a bit surprising how much housing dominated the conversation, although it wasn’t unexpected that it would be a topic,” says Andrew Parr, associate vice-president of student housing and community services at The University of British Columbia (UBC). “This crisis is not exclusive to universities. It’s not exclusive to British Columbia or to UBC. It’s a national crisis.” In Alberta, 3,000 residence spots are available to University of Calgary (U of C) students, but even so, more than 1,000 students were waitlisted. Shane Royal, U of C’s senior director of ancillary services, notes that the crisis has worsened in recent years. “Before COVID, U of C had no waiting lists or anything of the kind, but things have started ramping up. We’ve had waiting lists of up to 1,000 people for the last two years.” Even as classes began, dozens of students remained on the wait list as of September. “Numbers decreased because the university called people to let them know we probably didn’t have room for them on campus and that they should look elsewhere,” says Mateusz Salmassi, vice-president external of U of C’s Student Union.

A crisis decades in the making

Louis Gaudreau, a sociologist in the department of social work at Université du Québec à Montréal (UQAM), argues that the housing crisis has been brewing for two decades and “only became much more pronounced” in the last two to three years. He notes that the housing crisis in Canada, and Quebec in particular, is not rooted solely in the current shortage of housing as one might assume. Rather, the real issue is affordability. This was true well before supply became a significant problem. “Prices started rising swiftly before there was a housing shortage,” says Mr. Gaudreau. “This was largely caused by the massive influx of capital into the real estate market, especially from banks.” A survey from the Student Housing Initiative earlier this year supports these observations. Sixty per cent of surveyed students said off-campus rent wasn’t affordable.

“Students are much more stressed,” says Mr. Salmassi. “They’ve had a lot more to worry about than just their exams. Many are coming to class hungry because they’re spending so much on rent and tuition that they can no longer afford enough food.” They are having to make more compromises in general. Some compromise their safety to live near campus. Others live in neighbourhoods poorly served by public transit, far from the university, which can result in daily commutes of 90 minutes to two hours and create barriers to school-life balance.



« Les personnes étudiantes sont beaucoup plus stressées. Cela fait longtemps qu'elles n'ont plus seulement à s'inquiéter des examens »

La situation n'est pas propre à la ville de Calgary. Une étude réalisée par la banque Desjardins révèle qu'au niveau national, la qualité et la sécurité des logements disponibles préoccupent les personnes étudiantes et leur famille. De plus, le poids financier les pousse souvent à avoir recours à des prêts et à d'autres formes d'endettement. Toujours selon l'institution québécoise, en 2020, la dette moyenne d'une personne diplômée de niveau collégial atteignait 16 700 \$, tandis que celle des bacheliers et bacheliers universitaires s'élevait à 30 600 \$. La récente hausse des taux d'intérêt a alourdi les mensualités de remboursement, dans un contexte marqué par une inflation élevée, touchant particulièrement des dépenses essentielles comme le logement et l'alimentation, ce qui complique davantage la gestion du budget de ces jeunes adultes.

Logement hors campus, un mal nécessaire

Les personnes étudiantes se retrouvent sur le marché locatif hors campus au même titre que les autres catégories de la population non pas par choix, mais par nécessité, faute de places disponibles en résidences universitaires. Ainsi, elles passent cette précieuse étape de leur parcours sans pouvoir faire pleinement partie de la dynamique communauté des campus, et qui leur permet de mieux s'épanouir, de nouer des relations personnelles et universitaires de qualité, et de bénéficier de tous les avantages que le campus peut offrir. L'étude de Desjardins cite un sondage récent de Bonard, une société internationale spécialisée dans les études de marché selon lequel le nombre de places dans de telles résidences ne correspondait qu'à 10,3 % du nombre total d'étudiantes et d'étudiants inscrits, alors qu'il devrait dépasser 60 % selon ses experts. La ville de Waterloo en Ontario, championne canadienne en la matière, peut accueillir dans ses résidences universitaires plus de 35 % des personnes inscrites à l'université. Pourtant, d'après le comité municipal chargé des relations entre la ville et l'université, 63 % des personnes sondées éprouvaient des difficultés à trouver un logement, et 45 % ont noté que leurs dépenses étaient plus élevées qu'anticipé.

De ce fait, les personnes étudiantes se retrouvent à la merci des propriétaires d'appartements ou de studios près des universités qui n'hésitent pas à profiter de leur vulnérabilité pour augmenter les prix. « À Montréal par exemple, s'est développé un marché immobilier résidentiel spécialement conçu pour les étudiants, notamment ceux venant d'autres provinces ou pays. Ce marché est souvent beaucoup plus cher que celui des logements familiaux ou des logements dans d'autres quartiers », note M. Gaudreau, qui observe de près le marché locatif du centre-ville de la métropole québécoise où se situent les campus de l'UQAM, de l'Université McGill et de l'Université Concordia. Pendant la pandémie, certains propriétaires ont même préféré ne pas louer en attendant le retour des étudiants et étudiantes provenant de l'étranger, car ces personnes représentent une clientèle lucrative.

Même son de cloche à Calgary, où les étudiantes et étudiants internationaux et issus de communautés marginalisées sont souvent laissés à eux-mêmes. M. Salmassi souligne que ces personnes sont particulièrement vulnérables, car beaucoup d'entre elles n'ont pas de réseau de soutien sur place. Sans famille au Canada, et souvent novices en matière de location, elles sont plus susceptibles de tomber dans des pièges ou d'accepter des conditions de logement inadéquates. Il évoque notamment des cas où 15 personnes cohabitent dans une maison avec seulement deux salles de bains et une cuisine, une situation insécuritaire et insalubre. Certaines se disent pourtant « chanceuses » de payer 650 \$ pour une chambre, malgré le fait qu'elles doivent partager leur espace de vie avec d'autres camarades de l'université. Cette précarité ne se limite pas à celles et ceux provenant de l'étranger : environ 9 % des personnes étudiantes originaires de Calgary vivent dans des logements insalubres, rapporte M. Salmassi. Cette situation affecte également les personnes queer, rejetées par leur famille, qui peinent à trouver des options de logement sécuritaires et abordables.

“Students are much more stressed. They’ve had a lot more to worry about than just their exams.”

This situation is not unique to Calgary. A study from Desjardins Financial Group revealed that students and their families are worrying about the quality and safety of available housing across the country. The outsized financial burden is often pushing students to take out loans and incur other forms of debt. According to Desjardins, in 2020, a college graduate’s average debt was \$16,700, while university graduates owed an average of \$30,600. The recent interest rate hike has increased monthly debt payments, while rising inflation is making basic expenses like housing and food more costly. These are all factors complicating young adults’ budgets.

Off-campus housing: a regrettable necessity

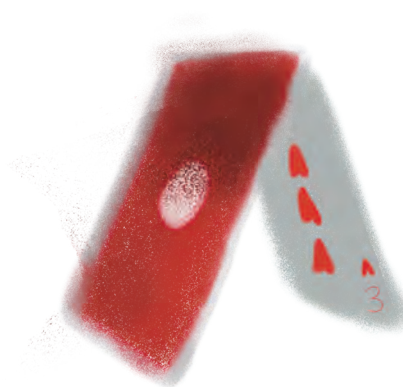
Much like the general population, students are entering the off-campus rental market out of necessity, driven to it by a lack of available places in university residences. As a consequence, these students are missing out on much that university life has to offer, including quality personal and academic relationships, as well as countless other opportunities. A recent study from BONARD, an international education market analysis firm cited in the Desjardins report, noted that the number of available places in residences corresponds to only 10.3 per cent of the total number of registered students. Experts posit that upwards of 60 per cent of students should have the option of student housing. Waterloo, Ont. leads Canada in student housing, with 35 per cent of its student population housed in university residences. Yet the municipal town and gown committee, which facilitates the relationship between the city and the University of Waterloo, reported that 63 per cent of surveyed students had difficulties finding housing. Forty-five per cent, meanwhile, said their expenses were higher than anticipated.

As a result, students are at the mercy of landlords renting apartments near the university who raise prices to profit from their vulnerability. According to Mr. Gaudreau, who closely monitors the rental scene in downtown Montreal, where UQAM, McGill and Concordia have campuses, “a student housing market has emerged in Montreal that especially targets out-of-province and international students. Rent prices are often considerably higher than for family housing or apartments in other neighbourhoods.” Over the pandemic, some landlords did not rent out their apartments, preferring to wait for international students – a more profitable clientele – to return.

This aligns with the situation in Calgary, where international students and other marginalized communities are often left to fend for themselves. These demographics are particularly vulnerable, says Mr. Salmassi, as most of them don’t have local support systems. Those without family in Canada are more susceptible to being scammed or accepting poor housing conditions. He remembers a case where 15 people lived together in a house with only two bathrooms and one kitchen – an unsafe and unsanitary situation. Some people consider themselves “lucky” to pay \$650 for a room, despite having to share living space with other students. This precarity is not limited to international students. About nine per cent of students from within Calgary live in unsanitary conditions, says Mr. Salmassi. Members of the 2SLGBTQIA+ community who have been rejected by their families also face difficulty securing safe and affordable housing.

Un grand déséquilibre

Selon le sociologue et professeur à l'UQAM Louis Gaudreau, au début des années 2000, les investissements bancaires dans l'immobilier résidentiel ont quintuplé, passant de 400 milliards à 2000 milliards de dollars, créant un déséquilibre entre l'offre de capitaux et les opportunités d'investissement. Cette pression financière a contribué à une explosion des prix et à la relance de la construction dans les grands centres urbains, exacerbant la crise actuelle du logement, où la construction seule ne suffira pas à résoudre le problème sans une régulation des prix.



Andrew Parr, de UBC, est conscient que la question du logement représente un enjeu de survie pour les universités : « Les personnes étudiantes prennent des décisions quant à l'endroit où étudier en fonction de la disponibilité de logements abordables, sûrs et proches, et non pas en fonction du programme académique ou de l'université qu'elles veulent fréquenter. Donc, si une région ou une institution n'a pas de logement, elles iront ailleurs. C'est définitivement une préoccupation majeure ».

Redonner aux campus leur lustre d'antan

Cependant, les universités sont conscientes aujourd'hui de la centralité de la question du logement dans le cadre de leurs plans d'expansion et d'élargissement de leurs effectifs étudiants. M. Royal, de l'U de C, explique que l'institution avait entamé l'année dernière l'élaboration d'un plan de logement pour anticiper les besoins des 7 à 10 prochaines années, alors qu'elle s'apprête à accueillir 10 000 personnes étudiantes de plus à l'horizon 2030. « Nous avons examiné la croissance des inscriptions et les besoins en logements étudiants », a-t-il déclaré, précisant que les premières étapes de la planification étaient maintenant achevées. Il a ensuite indiqué que l'université est passée à la phase de conception et de budgétisation des futurs bâtiments. Bien qu'il n'ait pas pu donner de détails précis à ce stade, il a assuré que des projets concrets étaient en cours pour répondre aux besoins futurs en matière de logements, en accord avec les objectifs d'inscription de l'université.

Plus à l'ouest, en Colombie-Britannique, UBC prévoit d'améliorer l'accès des personnes étudiantes à des logements abordables sur le campus de Vancouver grâce à la construction d'un nouveau complexe résidentiel. Ce projet, d'une valeur totale de 559,9 millions de dollars, bénéficie du soutien du gouvernement provincial à hauteur de 300 millions, le reste étant financé par l'université. Il s'agit de la contribution la plus importante de la province à un seul projet immobilier dans l'histoire de l'université. « Une leçon que nous avons apprise, et qui n'est pas directement liée aux développements eux-mêmes, c'est que plus nous construisons et plus la qualité des environnements que nous construisons est élevée, plus les étudiants veulent y vivre », souligne M. Parr.

Dans son plan Campus Vision 2050, une version actualisée de la vision 2010, le logement occupe une place majeure. Les personnes étudiantes, le corps enseignant, le personnel et la communauté environnante ont été très impliqués dans les consultations. Les retours d'informations se concentraient massivement sur le logement, tant pour les personnes étudiantes que pour le corps enseignant et le personnel. Ces derniers recherchent également un logement abordable, car UBC est entourée de certains des biens immobiliers les plus chers du pays. M. Parr admet que ces ambitions croiseront sans doute le fer à de nombreux obstacles : « Le défi majeur est l'augmentation des coûts de construction. Juste avant la COVID, nous construisions à un coût d'environ 130 000 à 150 000 dollars par lit. Aujourd'hui, ce coût a plus que doublé pour atteindre plus de 300 000 dollars par lit ». Face à cette situation, il souligne l'importance cruciale de l'appui gouvernemental, notamment l'investissement de 300 millions de dollars sous forme de subventions pour le nouveau projet de logements étudiants. Cet effort, combiné à celui de l'université, permettra l'addition de 1 500 lits. L'augmentation des coûts complique la viabilité financière des projets, car les revenus générés par les loyers ne peuvent pas suivre cette hausse. Il explore également des solutions alternatives, notamment des partenariats avec des promoteurs tiers ou avec les Premières Nations Musqueam, pour construire des logements sur leurs terres. Malgré ces défis, M. Parr reste convaincu que le modèle interne de gestion des logements de UBC, qui consiste à construire, exploiter et posséder ses résidences, reste le plus adapté pour l'université.

Les associations étudiantes mettent aussi la main à la pâte. L'Union des étudiants de l'U de C collabore avec la plateforme places4students.com pour faciliter la mise en relation des étudiantes et étudiants avec des propriétaires locaux, tout en promouvant cette initiative auprès des Calgariens. Sur le plan politique, l'Union a joué un rôle clé dans l'adoption d'une nouvelle stratégie de logement pour la ville, incluant un amendement de 25 millions de dollars pour des logements étudiants au centre-ville. « C'est un pas dans la bonne direction », affirme M. Salmassi. Cependant, malgré des fonds fédéraux alloués à la construction de logements, aucun investissement du gouvernement de l'Alberta n'a encore été réalisé.

A gross imbalance

According to Louis Gaudreau, a sociologist teaching in the department of social work at Université du Québec à Montréal, bank investment in residential real estate quintupled from \$400 billion to \$2 trillion in the 2000s. The result was an imbalance between the supply of capital and investment opportunities. The resulting financial pressure caused a sharp spike in prices and boosted construction in major urban centres, which has exacerbated the current crisis. Construction alone cannot address the problem unless prices are regulated.

UBC's Andrew Parr is aware that the question of housing is also a matter of survival for the universities themselves. "Students are making decisions about where to study based on the availability of stable, affordable and nearby housing rather than based on academic program or their preferred university. If a region or an institution has no available housing, students will go elsewhere. It's a huge concern."

A costly and difficult challenge

As a result, housing is occupying a central role in universities' expansion and growth plans. Mr. Royal notes that U of C revised their housing plan last year to anticipate needs over the next seven to 10 years. U of C expects to grow their student population by 10,000 before 2030. "We studied registration growth and student housing needs," he says. He notes that the plan's first steps have already been implemented and that the university is in the process of designing and budgeting for new buildings. Though he wasn't able to provide details at this stage, he confirmed that concrete projects were underway to respond to the future housing needs associated with the university's registration goals.

Out West, UBC aims to improve access to affordable housing on its Vancouver campus by constructing a new residential complex. The provincial government is providing \$300 million for the project, while UBC will finance the remainder of its \$559.9 million total cost. This is the largest contribution from the provincial government to a single housing project in the university's history. "One thing we've learned – not directly related to the developments themselves – is that the more we build and the higher the quality of the environments we create, the more students want to live there," says Mr. Parr.

UBC's strategic plan, Campus Vision 2050 – an update to its 2010 plan – places a major emphasis on housing. Students, professors, staff and the surrounding community were heavily involved in consultations. Housing featured prominently in the feedback, not only among students but likewise among professors and staff. Affordable housing is also relevant to them, as UBC is surrounded by some of Canada's most expensive properties. Mr. Parr notes that UBC's ambitions will undoubtedly encounter many roadblocks. "Our biggest challenge is rising construction costs. Five years ago, each bed cost between \$130,000 and \$150,000. Today, it's more than doubled to over \$300,000 per bed." The province's subsidy of \$300 million is critically important to the new student housing project. Together with the university's contribution, 1,500 new beds have been financed. Higher construction costs complicate the financial viability of such projects, as rental income cannot rise high enough to cover them. Mr. Parr is exploring alternative solutions. Options include partnering with third-party sponsors or with the Musqueam community to construct housing on their territory. Despite these challenges, Mr. Parr remains convinced that UBC's internal housing model of constructing, managing and owning these residences is the best solution for the university.

Student associations are also getting involved. U of C's student union is collaborating with places4students.com to put students in touch with local landlords and promoting the initiative across Calgary. The union also played a key political role in the city's adoption of a new housing strategy that sets aside \$25 million for downtown student housing. "It's a step in the right direction," says Mr. Salmassi. Though federal funds have been allocated to housing construction, the government of Alberta has yet to invest.

S'inspirer de l'UTILE

L'UTILE vise à lancer entre 600 et 800 nouveaux logements étudiants par an dans les prochaines années, une ambition importante pour le Québec, bien que cela ne suffira pas à répondre à tous les besoins. L'objectif principal de l'organisme est de rééquilibrer les grands marchés urbains et d'intégrer cette augmentation de l'offre dans une stratégie plus large de résolution de la crise du logement. L'UTILE sensibilise les gouvernements à l'importance de cette initiative, qui permet de libérer des logements sur le marché locatif général. Inspiré par des modèles européens, l'organisme cherche également à étendre son approche à but non lucratif dans d'autres provinces canadiennes, se positionnant comme une alternative efficace entre les résidences institutionnelles et le logement privé.



De retour au Québec, l'Unité de travail pour l'implantation de logement étudiant (UTILE) représente un exemple parfait des partenariats qui contribuent à absorber les effets de la crise du logement. Organisme à but non lucratif fondé en 2013, l'UTILE s'engage à développer des logements étudiants abordables et durables dans les centres urbains, où la pénurie de logements est particulièrement aiguë. En collaboration avec des universités, des municipalités et des partenaires privés, l'UTILE a déjà concrétisé plusieurs projets dans plusieurs villes de la Belle Province.

« Nous sommes développeurs, opérateurs et propriétaires. Nous offrons un service clé en main, car nous gérons l'achat du terrain, le financement, le développement, la construction et la gestion. Donc c'est vraiment un modèle à 360 degrés », explique Laurent Levesque, président-directeur général de l'UTILE. Sa vision repose sur deux éléments : d'abord, l'abordabilité initiale. Les logements doivent être en dessous du prix du marché, en particulier pour les nouvelles constructions, et adaptés au budget des personnes étudiantes. Ensuite, la pérennité de l'abordabilité est tout aussi essentielle. Les augmentations de loyers sont limitées au minimum, généralement entre 2 et 3 % par an, bien en dessous des hausses du marché, qui peuvent atteindre 15 %.

L'organisme travaille actuellement sur 1 500 logements en développement à Montréal, Québec, mais aussi à Sherbrooke, Trois-Rivières, Rimouski, et d'autres villes au Québec.

M. Levesque tient à souligner le rôle essentiel des partenariats diversifiés pour répondre aux besoins en logement des populations étudiantes. Selon lui, il est normal que les universités adoptent différentes stratégies, mais celles qui choisissent de collaborer en partenariat sont des alliées naturelles pour son organisation. Il observe d'ailleurs une tendance croissante parmi les grandes universités québécoises, membres de son organisme, à reconnaître qu'elles ne peuvent pas tout gérer seules.

Ainsi, la crise du logement étudiant au Canada souligne l'importance cruciale d'adopter une approche collaborative entre les universités, les gouvernements et les acteurs privés. Alors que les défis d'abordabilité et de disponibilité continuent de fragiliser le bien-être des personnes étudiantes, ces partenariats innovants offrent une lueur d'espoir pour des solutions durables. Des efforts supplémentaires restent nécessaires pour redonner aux campus leur fonction première : être des espaces d'apprentissage, de développement personnel et de vie communautaire pour toutes et tous. **AU**

Mohamed Berrada est rédacteur en chef adjoint francophone pour Affaires universitaires.

Maya Schultz est graphiste et conceptrice multimédia pour Universités Canada (éditrice d'Affaires universitaires).

An inspiring model

Over the coming years, UTILE aims to build between 600 and 800 new student housing units annually. Though this doesn't meet the total need, these efforts will make a considerable difference in the province of Quebec. The organization's main goal is to reintroduce balance into major urban housing markets and to integrate housing construction into a larger strategy to address the crisis. They also aim to attract government attention to their initiative. With the construction of new student housing, units are freed up within the general housing market. Inspired by European models, UTILE hopes to spread the non-profit model to other Canadian provinces and position it as an effective midpoint between university residences and private housing.

In Quebec, the Unité de travail pour l'implantation de logement étudiant (UTILE) is a case study in how partnerships can make a difference in the housing crisis. Formed in 2013, UTILE is a non-profit committed to developing affordable and sustainable student housing in urban centres, where the housing shortage is particularly acute. UTILE collaborates with universities, cities and private partners, and has already brought several projects to fruition in cities across the province.

"We are developers, operators and landlords," says Laurent Levesque, CEO of UTILE. "Because we handle land purchase, financing, development, construction and management, we're able to offer turnkey properties. It's a real 360 degree model." UTILE's vision is based on two central pillars. The first is affordability at the outset. The units must be rented below market rate – more specifically, below new build market rate – and adapted for student budgets. The second pillar is affordability over time. Rent increases are kept to a minimum – generally around two to three per cent per year. This is well below market rate, which can climb up to 15 per cent.

The organization is currently constructing 1,500 units in Montreal, Quebec City, Sherbrooke, Trois-Rivières, Rimouski and other cities throughout Quebec.

Mr. Levesque highlights the essential role diversified partnerships play in responding to student housing needs. Different universities adopt different strategies; those seeking collaborative partnerships are natural allies with his organization. He also observes that the major Quebec universities within his organization are increasingly recognizing that they aren't able to manage everything alone.

The student housing crisis in Canada highlights the importance of adopting a collaborative approach between universities, governments and private sector partners. As challenges related to affordability and availability continue to impact student well-being, these innovative partnerships provide a glimmer of hope for sustainable solutions. However, further efforts are still needed to restore campuses to their primary role as spaces for learning, personal development and community life for everyone. [UA](#)

Mohamed Berrada is the associate francophone editor for University Affairs. Maya Schultz is a graphic designer and the multimedia designer for Universities Canada (publisher of University Affairs).





IMMERSION DANS LA VIE D'UN ÉTUDIANT INTERNATIONAL

Pour une personne étudiante en provenance de l'étranger,
chaque jour apporte son lot de nouvelles aventures, de
nouveaux défis et de nouvelles opportunités de croissance.

photographe Selena Phillips-Boyle
rédatrice Marie-Lou Bernatchez



L 22 août 2024, Kevin Samuel est arrivé à Montréal en provenance du Kenya après un périple qu'il décrit comme « le vol le plus long de [sa] vie ». Âgé de 43 ans, cet étudiant s'est installé dans la métropole pour au moins trois ans afin de poursuivre un doctorat en santé publique à l'Université de Montréal, axé sur l'utilisation du microdosage de champignons psychédéliques séchés pour traiter la dépression.







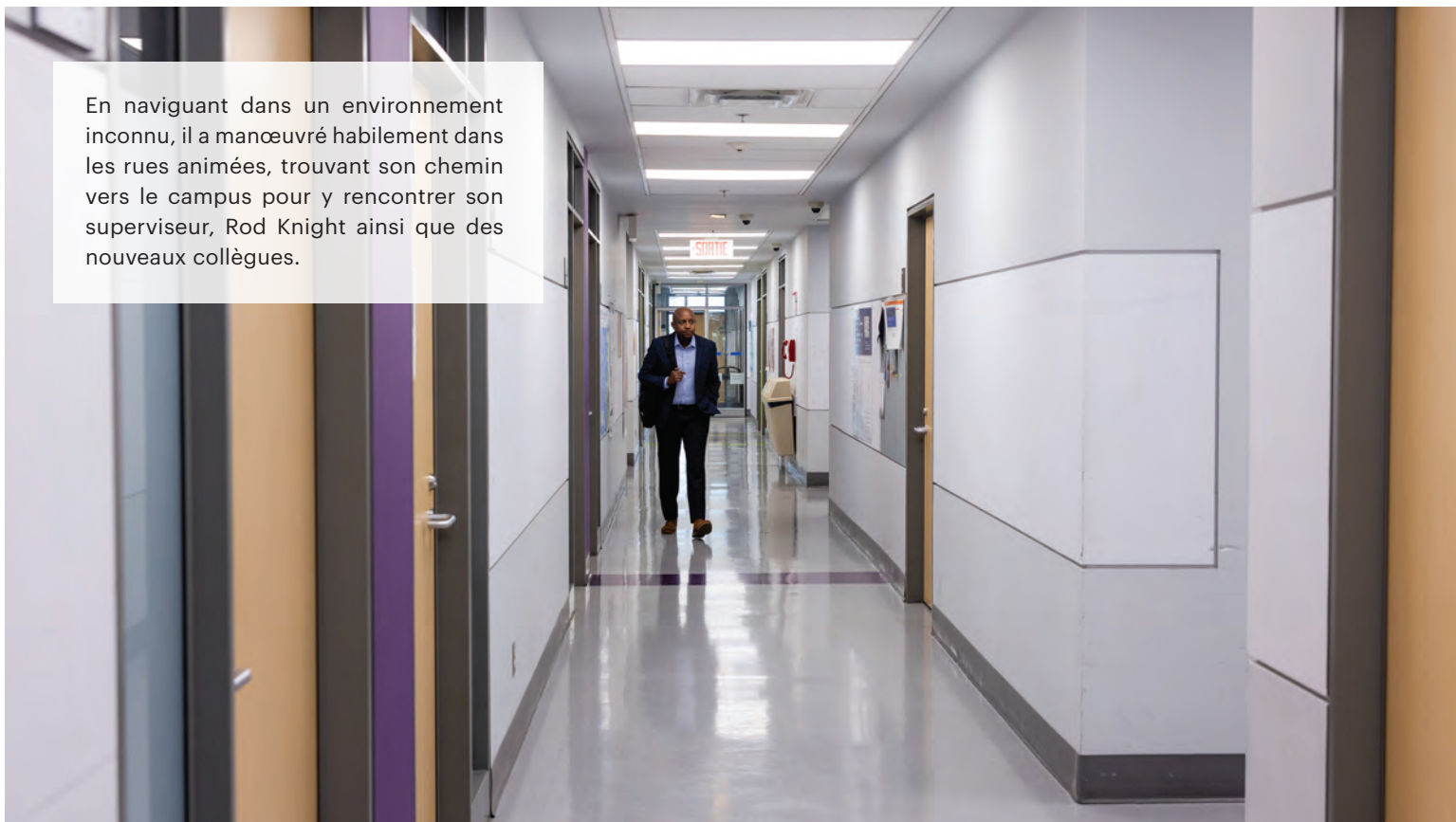


Dès son arrivée, il a ressenti le besoin d'explorer son environnement et de s'installer confortablement dans l'appartement qu'il partage avec une colocataire. Il s'est également retrouvé à explorer la cuisine locale, à découvrir de nouvelles saveurs et à s'adapter à différentes préférences alimentaires.





En naviguant dans un environnement inconnu, il a manœuvré habilement dans les rues animées, trouvant son chemin vers le campus pour y rencontrer son superviseur, Rod Knight ainsi que des nouveaux collègues.



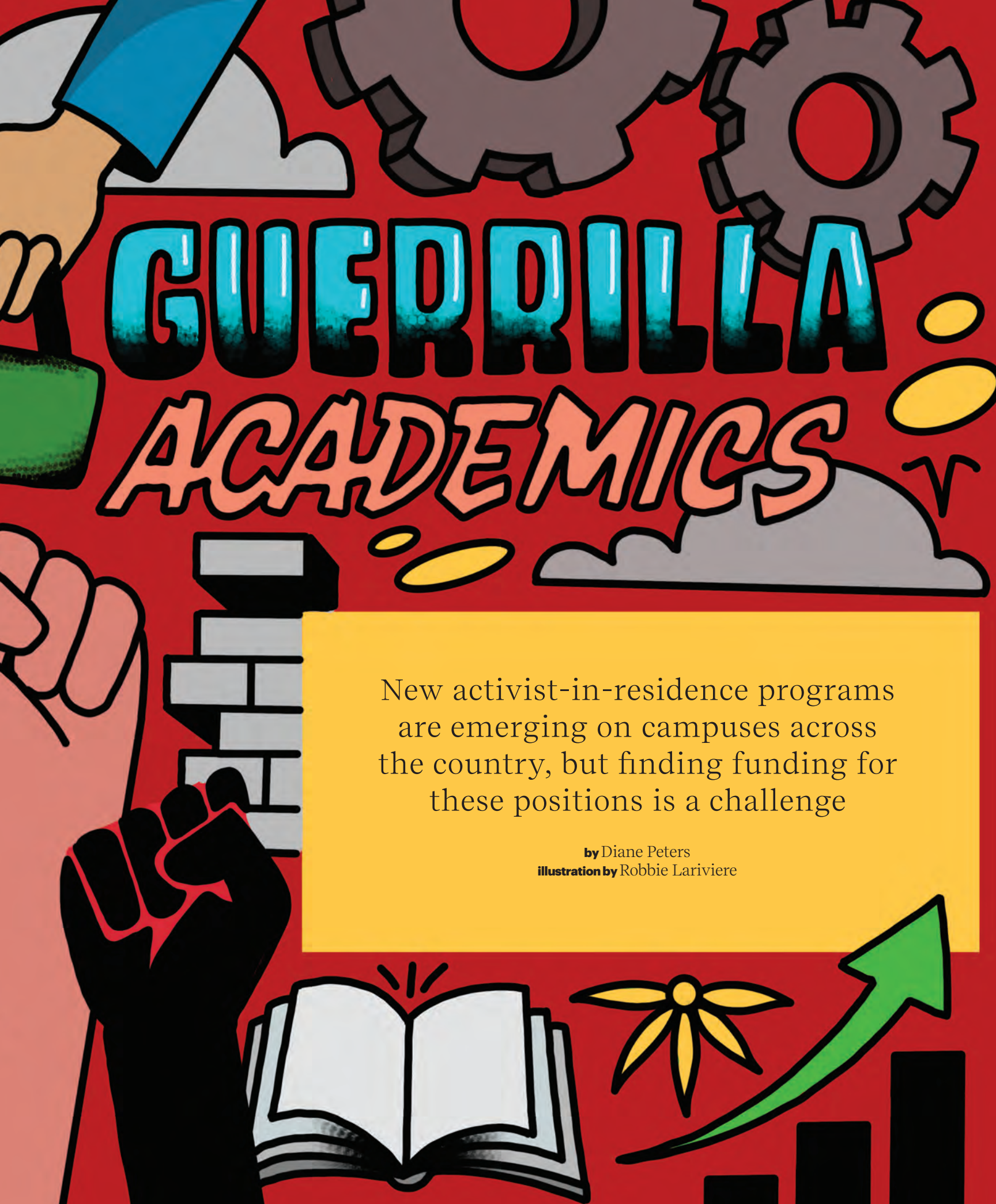


En fin de journée, Kevin Samuel a l'occasion de se réunir avec des amis et de partager des histoires, cuisiner des plats traditionnels et célébrer les différents héritages culturels. De religion bouddhiste, il a aussi rejoint un groupe avec lequel il suit des méditations en ligne. Ces moments de connexion aident les personnes étudiantes internationales à se sentir chez elles, même à des milliers de kilomètres de leurs pays d'origine.









GUERRILLA ACADEMICS

New activist-in-residence programs are emerging on campuses across the country, but finding funding for these positions is a challenge

by Diane Peters
illustration by Robbie Lariviere



BEFORE WENDY PEDERSEN accepted the role of activist-in-residence at Simon Fraser University's Community-Engaged Research Initiative (CERi) in early 2023, she had mixed feelings regarding the "in residence" component.

CERi's offices are located in a co-working space in Vancouver's Downtown Eastside. A decade ago, Ms. Pedersen advocated unsuccessfully for that very location, an old police station, to be converted to social housing. It was an emotional campaign that involved a friend going on a hunger strike.

"I had not stepped foot in that spot, had not stepped inside those doors. It felt like a bit of a betrayal," she says.

But after she crossed that meaning-laden threshold, Ms. Pedersen appreciated the well-equipped office, complete with a photocopier and meeting rooms, especially after working with almost nothing for 30 years as an activist in the community. "To have access to resources, so that you're able to support the work, that's really valuable."

Her four-month tenure with SFU involved doing research on the loss of single occupancy units in Vancouver. A month after it ended, the Downtown Eastside SRO Collaborative Society (SRO stands for single room occupancy), which she founded and serves as executive director, was given \$11 million by the provincial government and in May 2024, the province passed a law to protect single occupancy tenants from dramatic rent hikes.

Ms. Pedersen continues to work with the university without an official role, speaking with students and helping researchers make connections.

"The university benefits immensely from having that knowledge and those networks," says Am Johal, co-director of CERi. "Activists-in-residence can show us that universities can do a much better job of interfacing with crises that are happening in real time."

More Canadian universities are launching activist-in-residence programs to expose students to community-based projects, networks and knowledge and enhance research. The changemakers who take these jobs gain access to university resources and a stipend, but they can feel uneasy around a system that can clash with their causes — including gentrification, fair pay and the right to protest. "The university is a white, western, colonial enterprise. The university is an agent of the status quo," says Marsha Hinds Myrie, who completed her residency at the University of Guelph in June. She advocates for women's rights in Barbados and is also an academic.

That conflict could, in theory, offer an opportunity for a shift in the relationships between schools and communities. But there is a catch: money. Few of these residency positions have stable funding and are just as precarious as the activists they bring onto campus.

Artist- and writer-in-residence programs abound, with a robust history in academia, but activist-in programs are rare, mostly new, and tend

**"I'd like to change the relationality framework in the university.
Moving the relationship between the university and its public from an
exploitative relationship to a relationship of mutuality."**





to come and go. They have not been studied much, save for a 2022 working paper out of King's College London in the U.K. which was written after a pilot project it ran from 2019 to 2021.

The paper analyzed 15 residencies in the U.K. and U.S., and said such endeavours “represent a paradox: what space exists for activists in institutions, which are often seen as (re-) creating and perpetuating hegemonic structures and/or thought of as the epistemic sources and reinforcers of the very ideas which activists aim to disrupt?” It noted that there is limited guidance on how to successfully create programs that are transformative both for the school and the activist.

Canadian universities have a patchwork history with activist-in-residence programs. Wilfrid Laurier University brought on Alex Tigchelaar, a performance artist and former sex worker, in 2015. (She told *University Affairs* at the time: “A long time ago when I started doing advocacy, I had an unbridled contempt for academia.”) However, the university did not offer the residency again. “Since that time, social justice initiatives and conversations have evolved and been integrated into many areas of the university,” says Heidi Northwood, provost and vice-president, academic at WLU.

In 2019, Carleton University's department of law and legal studies appointed Rehana Hashimi to be its inaugural activist-in-residence, charging the veteran activist — she fought for years for women's rights in Pakistan and now does this work from Canada — with helping craft a long-term program.

The department had participated in Scholars At Risk, which helps displaced academics with short-term positions, and hoped to similarly support international activists.

The pandemic changed plans and Ms. Hashimi stayed until 2022 — being paid a modest stipend of just over \$10,000 a year, plus what she earned from teaching — and no one has filled the position since she left. “It has been very difficult with budget cuts to find the money,” says associate professor Melanie Adrian, who proposed the residency and helps run it.

At U of G, professors Monique Deveaux and Candace Johnson, co-directors of the Grounded and Engaged Theory Lab, recruited migrant activist Gabriel Allahdua in late 2022. “Instead of having a regular postdoc, I wanted to experiment with a new format,” says Dr. Deveaux, whose research focuses on social injustice. Roughly a year later, they offered the residency again, having Dr. Hinds Myrie share the role with Nneka MacGregor, executive director of the Women's Centre for Social Justice.

Dr. Deveaux says they've funded the program through a variety of means, but are not sure if it will continue in 2025. “We're kind of in a limbo position now. We're in a hiring freeze and it doesn't look good for finding additional funds for next year.”

SFU's program is also on pause. CERi itself launched in 2020 and has run its researcher-in-residence program since then, pivoting to welcome

artists and activists in 2023, since such visitors can enhance community-based research. Now, Dr. Johal is looking for permanent funding, ideally via an endowment created from a donation.

The University of the Fraser Valley advertised an activist-in-residence program in 2023, but has offered no information to *UA* regarding its status. Meanwhile, one of the most stable programs is not exactly a residency: McGill University's Centre for Human Rights and Legal Pluralism has a fellowship for a human rights professional, using money that was gifted to the institution to reliably pay two or three activists – often those who have been displaced for a variety of reasons – as much as \$4,000 a month and work on a project of their choosing.

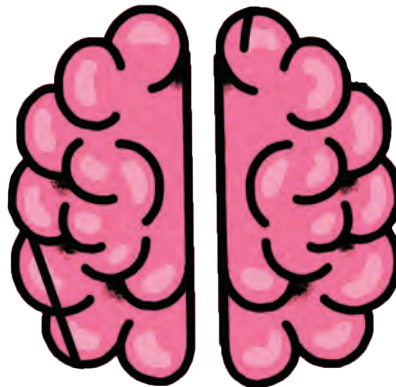
Dr. Adrian says activists offer insights on issues from a on-the-ground perspective. “University administrators have to understand that if they talk about globalization and internationalization and this idea that we’re here to open minds, then we have to provide opportunities for students to actually open their minds.”

At SFU, Dr. Johal sees activists as possessing information professors don’t, especially about underserved groups. “When we’re looking to widen what we consider knowledge, it’s important we look at things in different ways. We can add to the layers of experience that students get when they go out into the world. It prepares them to be more durable, out in that polarized world.”

At U of G, Mr. Allahdua’s tenure spurred students to advocate and volunteer. He organized an event that brought activists and academics together, and still runs a monthly group to maintain those connections. “[Everyone] benefited so much from the introductions and the connections that he was able to help us forge,” says Dr. Deveau. He often brought migrant workers to the university and she once had a meaningful conversation on a bench on campus with an injured worker. The two most recent activists-in-residence, meanwhile, have hosted events and educated the university community on gender-based advocacy.

However, such programs require constant effort from those who run them — often faculty and staff at small departments. The report out of the U.K. called them labour intensive and that’s been the experience of professor Nandini Ramanujam, co-director of the Centre for Human Rights and Legal Pluralism at McGill. “This is not a transactional arrangement. This is a very administration-heavy program.” Her small team helps fellows with housing and finding care for mental health issues, which are common in activists who’ve faced threats, trauma and displacement. “It’s a labour of love.”

Hosts put in additional time presenting in budget meetings and courting donors to pay for residencies. While artist-in programs can look to arts councils for money, and King’s College London landed a national grant tied to impact projects, no comparable funding exists in Canada.



“We’re activists. We don’t have filters. I’m a big mouth wherever I go.”



For activists, a residency offers some money. But not much: as Dr. Hinds Myrie notes, her rent is \$2,500 while her monthly stipend from Guelph is \$3,000. Ms. MacGregor gave her stipend directly to her centre while Ms. Pedersen donated hers to a local family in need.

It also offers a stable place to land for a time, which is important for displaced activists. “When I came here, I had no luck in finding any work or any recognition,” says Ms. Hashimi. She thinks Canada needs more activist-in-residence programs, to give people like herself somewhere to go that honours their contributions.

Inside a university, these advocates can gain access to different communities, systems and skills, maybe leading to new employment options, if that’s what they want.

However, residencies don’t always enhance an activist’s career or cause. “Nothing has changed for me,” says Dr. Hinds Myrie. “I can use the University of Guelph library for free, and I’m grateful for that. But my community gets nothing from this.” She notes she was not granted a job interview for an assistant professor job in critical race studies, even though she’s been teaching courses in that program, has her PhD in political science and did her post-doctoral fellowship at U of G. “I was not good enough to be hired as an assistant professor ... but I was hired to be a precariously employed activist-in-residence.” Since then, Dr. Hinds Myrie has taken on a role as educational developer for anti oppressive and inclusive pedagogy at U of G.

Activists are not always embraced across campus. “There were many parts of the university that were keen to get him on board,” says Dr. Deveau of Mr. Allahdua. “But it was hard to crack the egg of the agricultural school. There’s some resistance to talking about the exploitation of migrant workers there.” Ms. Hashimi agrees that activists don’t toe the line. “We’re activists. We don’t have filters. I’m a big mouth wherever I go.”

With greater awareness, there’s potential for such residencies to become more mutually beneficial. “This is one of the ways that SFU can make a connection to the community and bring the community into SFU. Everything is relational,” says Ms. Pedersen. Dr. Hinds Myrie thinks activists could help universities reshape themselves under a more just model. “I’d like to change the relationality framework in the university. Moving the relationship between the university and its public from an exploitative relationship to a relationship of mutuality.”

With a little more money and a lot more support, such programs could realize their potential for social change inside academia as well as in the community. Says Ms. Hashimi: “The cost-benefit, the knowledge, the skills and experience that activists bring is unimaginable.” **UA**

Diane Peters is a writer and editor based in Toronto, Ont.

Robert Lariviere is a graffiti artist based in Ottawa, Ont. You can follow him on Instagram @falldowng.



REGARDS CROISÉS SUR LES CAMPEMENTS PROPALESTINIENS

De Halifax à Nanaimo, des campements propalestiniens ont été érigés sur plusieurs campus universitaires au pays à la fin de la dernière année scolaire. Aujourd'hui, l'heure est au bilan

par Jean-François Venne
illustration de Valerie Bordeleau





COURTOISIE DE HANNAH LIDDLE

L 27 AVRIL 2024, des étudiantes et étudiants érigent un campement propalestinien sur le terrain de l'Université McGill. Cette étincelle embrase rapidement d'autres campus. Les administrations universitaires se retrouvent alors confrontées à un mouvement de protestation inédit.

Le campement du campus Okanagan de l'Université de la Colombie-Britannique (UBC) a débuté le 13 mai et a été démantelé volontairement le 1^{er} juillet. « Au départ, ce devait être une protestation d'une ou deux journées, mais nous avons été rejoints par beaucoup de personnes qui appuyaient notre cause et le campement a finalement duré plusieurs semaines », raconte May Lim, l'une des organisatrices.

Les demandes des groupes militants d'UBC résument bien celles émises par les campements des autres universités. Ils réclament que leur établissement cesse d'investir dans des entreprises qui contribuent à la violation des droits de la personne des Palestiniennes et des Palestiniens, coupe les liens avec les universités israéliennes et condamne explicitement le génocide et le scolasticide (destruction massive et intentionnelle du système d'éducation) en cours, selon eux, à Gaza. En date du 15 octobre, l'intervention militaire israélienne à Gaza avait tué plus de 41 000 personnes selon le Bureau de la coordination des affaires humanitaires de l'ONU. Les protestataires exigent également que l'université soutienne le droit au retour des réfugiées et réfugiés de la Palestine.

Roberta Lexier, professeure agrégée au Département d'éducation générale et de sciences humaines de Mount Royal University, explique pourquoi la guerre à Gaza a autant mobilisé les étudiantes et étudiants. « Israël demeure un allié du gouvernement canadien, et ses universités maintiennent des relations avec plusieurs établissements canadiens, rappelle la spécialiste des mouvements sociaux.

Les étudiants peuvent donc formuler des demandes très concrètes envers leur propre université, ce qui favorise l'engagement ».

Des campus divisés

Plusieurs universités canadiennes avaient rapidement exprimé leur soutien au peuple ukrainien après l'invasion russe, mais la crise à Gaza les rend plus inconfortables, notamment parce qu'elle divise davantage les campus. Les administrations ont donc tenu à demeurer neutres, ce que des personnes militantes ont dénoncé.

« À peine deux mois après l'agression russe en Ukraine, UBC avait coupé ses liens institutionnels avec tous les établissements publics russes, mais dans le cas d'Israël, la même administration prétend qu'elle a le devoir de rester neutre », rappelle M^{me} Lim.

Le risque de dérapage, de tensions et d'affrontements dans la communauté étudiante est bien réel. Le 8 novembre 2023, l'Université Concordia a été le théâtre d'une altercation entre des individus propalestiniens et d'autres qui réclamaient le retour des otages détenus par le Hamas. Trois personnes ont été blessées et un individu a été arrêté.

Les actions et le langage de certains protestataires propalestiniens inquiètent ou choquent par ailleurs une partie des personnes juives membres de la communauté universitaire, qui se sentent visées, voire menacées. Depuis le début du mouvement de protestation, des organisations militantes ou des associations étudiantes ont par exemple glorifié le Hamas dans des déclarations publiques, et même défendu le terrible carnage du 7 octobre 2023 perpétré par ce groupe et ses alliés.

Rappelons que ces derniers ont alors tué près de 1 200 personnes en Israël, dont des centaines de civils, commis des viols et pris 251 otages. Des associations étudiantes de l'Université York ont

« À PEINE DEUX MOIS APRÈS L'AGRESSION RUSSE EN UKRAÏNE, UBC AVAIT COUPÉ SES LIENS INSTITUTIONNELS AVEC TOUS LES ÉTABLISSEMENTS PUBLICS RUSSES, MAIS DANS LE CAS D'ISRAËL, LA MÊME ADMINISTRATION PRÉTEND QU'ELLE A LE DEVOIR DE RESTER NEUTRE »

clamé publiquement que cette attaque était « nécessaire et justifiée », et représentait un « acte fort de résistance ». L'Université a rapidement condamné ces affirmations qu'elle jugeait inacceptables.

Le populaire slogan « Du fleuve jusqu'à la mer » provoque aussi des tensions. Les protestataires propalestiniens soutiennent que cette phrase signifie que tous les Palestiniens et toutes les Palestiniennes doivent pouvoir vivre librement et voir leurs droits de la personne respectés. Mais plusieurs personnes juives y entendent plutôt un appel à la destruction d'Israël et à l'établissement d'un état arabe du fleuve Jourdain jusqu'à la Méditerranée. C'est d'ailleurs le sens que lui donne le Hamas.

Des étudiantes juives et des étudiants juifs ont donc vécu difficilement la présence de ces campements sur leur campus. L'Association des étudiants juifs en droit de McGill a ouvertement dénoncé celui qui s'est installé dans son établissement. « Ces campements violents et antisémites n'avaient aucun droit d'être sur le campus, assène le président Sam Benzaquen. Certains de leurs membres clamaient haut et fort que les Juifs devaient retourner en Europe ou en Irak. Ils ont pendu une effigie de Benyamin Nétanyahou. Ils ont barré l'accès à des édifices. Les étudiants juifs ne se sentaient pas en sécurité pour venir suivre leurs cours sur le campus ».

Jay Solomon, un porte-parole d'Hillel Ontario, abonde dans le même sens. Hillel Canada est actif dans neuf universités au pays. L'organisation offre plusieurs services, dont une ligne d'aide qui reçoit des plaintes d'étudiantes et d'étudiants qui jugent être victimes d'antisémitisme. Dans certaines universités, elle a été visée par des demandes d'une part de la communauté étudiante qui voulait l'expulser des campus.

« Depuis l'attaque du 7 octobre, la communauté juive vit une hausse du harcèlement, de l'antisémitisme, de l'intimidation et des appels à la

violence et les étudiants juifs sont parmi les plus affectés par cela au Canada », avance M. Solomon. Hillel dénonce notamment des appels à expulser les « sionistes » des campus, le blocage de l'édifice Bronfman de l'Université McGill, ou encore le fait que des militantes et militants masqués aient pris pour cible la salle du club Hillel Concordia.

Des campements diversifiés

Le son de cloche est bien différent du côté des protestataires propalestiniens qui estiment que les accusations d'antisémitisme sont montées en épingle pour faire taire leurs revendications. « La question pour nous n'est pas de savoir si une personne est juive ou arabe, mais si elle s'inquiète du génocide commis à Gaza, soutient M^{me} Lim. Plusieurs des membres de notre campement étaient des Juifs. Il y a beaucoup de désinformation, qui amène des gens à croire que nous voulons chasser les Juifs d'Israël ou d'autres trucs du genre, mais c'est faux ».

Des militantes et militants juifs ont effectivement été assez présents dès le départ dans les campements propalestiniens, notamment des membres de Voix juives indépendantes Canada (VJI - Canada). Cet organisme soutient la campagne Boycott, Désinvestissement et Sanctions, un mouvement fortement représenté dans les campements propalestiniens. Il vise à contraindre Israël à mettre fin à « son occupation et à sa colonisation de toutes les terres arabes », et à favoriser le retour des personnes réfugiées palestiniennes en tarissant ses sources de financement.

« L'une des valeurs au cœur de l'éthique juive est l'idée de B'tselem Elohim, selon laquelle tous les humains ont été créés à l'image de Dieu, et toutes les vies ont la même valeur et sont sacrées, explique

« CES ÉTABLISSEMENTS SE VOIENT DE PLUS EN PLUS COMME DES MARQUES À PROTÉGER ET CONSIDÈRENT LEUR CAMPUS COMME UN ESPACE PRIVÉ, PLUTÔT QUE COMME UN LIEU PUBLIC DANS LEQUEL LES MANIFESTATIONS SONT LÉGITIMES »

Iso Setel, coordonnatrice des communications par intérim de VJI-Canada. Je rejette complètement l'idée que la reconnaissance de l'humanité des Palestiniens et de leur droit de vivre en paix serait menaçante ou antisémite ».

Pour elle, il y a une différence entre être menacé et se sentir politiquement inconfortable. « Personnellement, je crois que les campements étaient des espaces très positifs et interconfessionnels, ajoute-t-elle. Je n'avais jamais auparavant été dans un lieu où l'on pouvait conduire des cérémonies du sabbat en même temps que les musulmans répondaient à leur appel à la prière. C'est un mouvement qui défend les droits des Palestiniens ».

Yousef A., un étudiant palestinien membre de l'organisation Students for the Liberation of Palestine - Kijipuktuk (Halifax), qui a contribué à l'organisation d'un campement à l'Université Dalhousie, affirme que durant les premiers jours on y trouvait plus de personnes juives que musulmanes. Il préfère garder l'anonymat, parce qu'il craint des représailles. « Notre campement était pacifiste, mais des étudiants israéliens et des suprémacistes blancs nous ont harcelés, soutient-il. Nous devions effectuer une surveillance nuit et jour pour protéger les militants ».

Il précise que le mouvement n'est pas anti-juif, mais antisioniste. « Les gens qui sont pour Israël ont le droit d'exprimer leur position, mais nous avons aussi le droit de protester et de nous exprimer sur le campus », lance-t-il. L'utilisation du terme antisioniste a provoqué des débats entre les pro et les anti-campements. Pour certaines personnes, ce terme réfère à la négation du droit d'Israël d'exister, alors que pour d'autres, il signifie une opposition aux politiques menées par Israël, comme par exemple la colonisation de territoires palestiniens.

La manière forte et la manière douce

Pour les administrations universitaires, protéger la liberté d'expression tout en maintenant un sentiment de sécurité pour toutes les personnes, quelle que soit leur origine, leur foi religieuse ou leur opinion politique n'a pas été facile. Signe que le sujet demeure très sensible, elles ont à peu près toutes refusé nos demandes d'entrevues.

Les universités ont également subi une certaine pression politique. Les premiers ministres de l'Ontario et du Québec ont tous les deux exigé que les campements soient défaits, alors que la première ministre de l'Alberta s'est réjouie de l'intervention rapide de la police.

Dans la plupart des cas, les arguments des administrations universitaires contre les campements reposaient sur des notions de sécurité et de propriété privée, et non sur des idées politiques. Certaines ont fait appel à la police ou à des firmes de sécurité pour démanteler les campements ou les surveiller de près. « En général, les administrations universitaires préfèrent gérer à l'interne ce type de mouvement étudiant, mais cette fois elles ont réagi plus durement, en ayant recours aux tribunaux ou aux forces policières », s'étonne M^{me} Lexier.

Elle estime que cela témoigne d'un changement plus profond. « Ces établissements se voient de plus en plus comme des marques à protéger et considèrent leur campus comme un espace privé, plutôt que comme un lieu public dans lequel les manifestations sont légitimes », avance-t-elle. Les universités auraient également tendance à intervenir plus vite pour mettre fin à des débats sur la question palestinienne que sur d'autres sujets.

À l'Université de Calgary et à l'Université d'Alberta, les interventions ont été rapides et musclées. Les deux universités ont signifié immédiatement aux protestataires qu'ils contrevenaient aux règles de



l'établissement en établissant une structure permanente et qu'elles considéraient leur campement comme une intrusion illégale sur un terrain privé. La police est intervenue dans les deux cas pour forcer le démantèlement des campements, qui n'ont pas duré deux jours.

L'Université du Québec à Montréal (UQAM) a préféré le dialogue. Le seul moment où l'université a pris la voie des tribunaux, c'est pour obliger les protestataires à respecter certaines règles de sécurité. « Pour ce qui est des aspects politiques, nous étions sûrs de pouvoir en venir à une entente », souligne le recteur Stéphane Pallage.

Dès la première semaine, il s'est rendu à la rencontre des manifestantes et manifestants. Ils ont parlé de sécurité, et il a écouté leurs demandes. Le 27 mai, l'UQAM a obtenu une injonction de la Cour supérieure, qui exigeait l'application de certaines règles de sécurité. Par la suite, une négociation s'est enclenchée. Les discussions ont eu lieu en présence de membres de l'administration, des syndicats, du corps étudiant et du directeur des Services à la vie étudiante. Ce dernier a agi comme interlocuteur au quotidien avec les militants.

« Il y a beaucoup de points de vue différents sur ce sujet dans la communauté universitaire et nous voulions que ce soit reflété dans ces discussions, souligne M. Pallage. D'ailleurs, j'ai aussi échangé avec des organisations juives qui exprimaient leurs propres craintes et demandes ».

Le recteur souhaitait protéger le droit de manifester, mais sans propos racistes ou appels à la violence. Il est intervenu pour interrompre la distribution de tracts jugés haineux et antisémites qui avait été déposés dans les bureaux de professeurs portant un nom à consonance juive ou perçus comme des défenseurs d'Israël. Les Services à la vie étudiante ont aussi demandé à des protestataires d'enlever des affiches qui comportaient le slogan « Intifada jusqu'à la victoire! ».

L'UQAM a adopté le 29 mai une résolution qui appelle, entre autres, à un cessez-le-feu immédiat, condamne toute attaque contre des établissements d'enseignement supérieur en Palestine, et s'engage à faciliter l'accueil d'étudiantes et d'étudiants palestiniens. Elle demande en outre à sa Fondation d'être transparente pour démontrer qu'elle n'investit pas directement dans des fonds ou compagnies qui profitent des ventes d'armement. Le campement érigé le 12 mai a été levé volontairement le 6 juin.

« Une université doit promouvoir la paix et les débats respectueux, croit le recteur. Nous devons laisser les opinions s'exprimer, mais intervenir fermement quand ça glisse vers la violence ou la haine ».

Liberté et sécurité

Les autres universités ont aussi dialogué avec les protestataires, mais certaines ont manœuvré en même temps pour les forcer à abandonner leur campement. Ce double jeu a frustré des étudiantes et étudiants. « Pendant plusieurs semaines, l'administration a prétendu défendre notre droit de protester, puis d'un jour à l'autre elle a changé d'approche, déplore le militant de l'Université Dalhousie, Yousef A. Elle a coupé l'électricité au campement et l'accès aux toilettes, puis elle a fait venir la police. Elle était décidée à nous faire partir avant le début des activités de la prochaine session ».

Mariam Knakriah, présidente de l'Association étudiante de Dalhousie, se désole de la tournure des événements. « Le recours aux forces policières ne respecte pas le droit des étudiants de s'exprimer et de se rassembler pacifiquement, et viole les principes d'équité, diversité et inclusion que l'université prétend défendre », affirme-t-elle.



COURTOISIE DE : OLIVIA GRADY

M^{me} Lim estime avoir vécu une situation semblable à UBC. « L'administration n'a pas demandé d'injonction contre nous, raconte-t-elle. Cependant, il y a eu beaucoup de harcèlement par la police envers les étudiants qui se rendaient au campement ou pendant des manifestations pacifiques. Je dirais que l'université tentait de nous faire quitter tout en préservant sa réputation ».

Par courriel, Matthew Ramsey, directeur principal par intérim des relations avec les médias de UBC, soutient que l'université « a été respectueuse du droit de s'exprimer librement et de manifester pacifiquement, mais en même temps assurer la sécurité de toute notre communauté demeure notre priorité ». Elle affirme que son approche a misé sur « un dialogue respectueux et une réponse mesurée ».

L'Université McGill a pour sa part été au cœur de plusieurs batailles légales, notamment une demande d'injonction pour faire démanteler le campement propalestinien que la Cour supérieure a rejeté le 15 mai. L'Association étudiante de McGill (SSMU) a été entendue au tribunal lors de cette cause. « Nous voulions éviter qu'une décision défavorable aux militants réduise le droit de manifester sur le campus à l'avenir, peu importe le sujet », souligne Dimitry Taylor, qui était président de SSMU pendant la durée de ce campement.

Pour la même raison, l'Association canadienne des professeures et professeurs d'université a défendu le droit de manifester des étudiantes et étudiants, en invoquant la liberté académique et la liberté d'expression. Elle a témoigné en cour contre la demande d'injonction de l'Université de Toronto qui souhaitait faire évacuer le campement installé sur son terrain. Elle s'est aussi opposée aux interventions policières visant les campements.

Un mouvement renforcé

Maintenant, l'heure est au bilan. « Je crois que nous avons réussi à attirer l'attention sur la cause palestinienne, estime Yousef A. Au départ, les gens se rassemblaient surtout autour de l'exigence d'un cessez-le-feu à Gaza, mais dorénavant ils embrassent plus largement la cause palestinienne ».

M^{me} Lim avance que les administrations n'auraient jamais engagé le dialogue avec les personnes militantes propalestiniennes ni fait des concessions sans les campements. « Les campements au Canada, aux États-Unis et ailleurs montraient aux Gazaouis qu'ils ne sont pas seuls, poursuit-elle. Nous sommes devenus un point de rassemblement et de réconfort pour la communauté palestinienne de Vancouver, très affectée par ce qui se passe à Gaza ». Elle ajoute que les étudiants ont appris à travailler ensemble et que le mouvement en sort renforcé.

« C'est long, provoquer un grand changement, estime la spécialiste des mouvements sociaux, Roberta Lexier. Il a fallu des décennies pour faire tomber le régime d'apartheid en Afrique du Sud. Les étudiants jouent un rôle majeur dans ces mouvements sociaux. Les stratégies de ces militants évolueront, mais je ne crois pas que ce mouvement propalestinien s'effacera rapidement ». **AU**

Jean-François Venne est un journaliste indépendant basé à Montréal, spécialisé en éducation, recherche, innovation et affaires.

Valerie Bordeleau est une illustratrice basée à Ottawa. Des exemples de son travail peuvent être consultés sur le site www.valeriebordeleau.ca

YOUR GO-TO PODCASTS ON
CANADIAN ACADEMIA

VOS BALADOS DE RÉFÉRENCE SUR
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR AU CANADA



**the
academic
issue**

with Kate Kenyon



**campus
à la une**

avec Mohamed Berrada



LISTEN
NOW

ÉCOUTEZ
MAINTENANT



amazon



AVAILABLE ON ALL MAJOR PLATFORMS
DISPONIBLE SUR TOUTES LES PLATEFORMES D'ÉCOUTE

Critique littéraire



Also read our English review of **Creative Applications of Artificial Intelligence in Education** online!



Les leçons d'un philosophe autochtone pour guérir le monde

Blair Stonechild, Celui qui cherche à savoir. S'ouvrir à la spiritualité autochtone, Montréal, Éditions Hashtag, 2021, 420 p.

LE MONDE A BESOIN DES PHILOSOPHIES AUTOCHTONES : voilà la thèse centrale de la trilogie du philosophe Cri-Saulteaux Blair Stonechild qui s'ouvre avec le livre *Celui qui cherche à savoir*.

M. Stonechild cherche avant tout à expliquer les éléments centraux des philosophies des peuples cri et sauteaux. Le titre anglais (*The Knowledge Seeker. Embracing Indigenous Spirituality*) renvoie aux longs apprentissages des gardiens de la connaissance (knowledge keepers) qui doivent

d'abord, comme lui, chercher cette connaissance auprès de ceux parmi leurs aînés qui la gardent et la mettent en pratique pour le bénéfice de leur nation. Le sous-titre affirme ensuite la thèse de M. Stonechild dans ces travaux : il s'agit à la fois d'accueillir et de rejoindre la spiritualité que les civilisations ont tant dénigrée et attaquée.

Il accomplit ce partage écrit de la connaissance avec la permission des personnes auprès desquelles il a appris, notamment Noel Starblanket et Danny Musqua, deux aînés fort respectés et écoutés, eux-mêmes philosophes ayant guidé nombre d'universitaires ainsi que

de membres de leurs communautés. Son travail est ainsi le résultat de longues années d'apprentissage traditionnel auprès d'un grand nombre de personnes spécialisées dans les connaissances et la métaphysique des peuples des plaines, hors des limites posées à la connaissance par les universités. Ses livres en portent la marque.

Comme c'est le cas lorsqu'un gardien de la connaissance raconte une histoire pour guider la personne qui cherche réponse à ses questions, certains éléments sont répétés d'un livre à l'autre, toujours un peu différemment, pour que le contexte demeure à l'avant-plan – mais aussi pour que les différences deviennent plus apparentes. C'est que Blair Stonechild se pose différentes questions, et les présente avec les réponses qu'il a trouvées. On y lit par ailleurs le récit de sa vie, qui offre le contexte de ses apprentissages ainsi que ses luttes pour le contrôle autochtone de l'éducation et la possibilité de mener de telles recherches dans un contexte universitaire qui y demeure hostile. À nous ensuite de nous poser nos propres questions et à mettre en pratique les réponses que nous trouvons dans ses livres et dans le reste de nos recherches.

Celui qui cherche à savoir est un livre incontournable pour les universitaires à travers le pays, bien au-delà des plaines où il trouve ses origines. M. Stonechild y présente une spiritualité qui n'est pas religieuse, qui est ouverte à toute personne qui cherche à transcender sa propre position pour mieux comprendre et vivre avec les autres êtres vivants. Cette spiritualité nous permet de guérir des maux créés par les civilisations, mais aussi de créer et maintenir de bonnes relations qui nous soutiendront dans tous les aspects de notre vie. **AU**

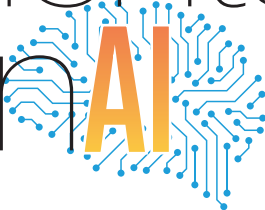
Par Jérôme Melançon, professeur titulaire au département de philosophie et d'études classiques à l'Université de Regina.

The English translation of this article can be found on universityaffairs.ca

In My Opinion

Shannon Dea is the dean of the faculty of arts
at the University of Regina.

Supporting students in the age of GenAI



Universities need to rethink student discipline when it comes to reinforcing academic integrity

By Shannon Dea

NEARLY EVERY EDUCATOR I KNOW is exhausted and discouraged from dealing with ChatGPT and Generative AI (GenAI). True, some colleagues are excited about the creative potential of these new technologies, and by the role they might play in making education more accessible for disabled students and students learning in an additional language. But much more common is the complaint that students are using GenAI in dishonest ways that compromise their learning (not to mention creating a huge burden on professors, TAs and investigating deans).

Having a better understanding of why students are turning to GenAI to write their assignments can help universities more effectively reinforce academic integrity without unjustly disadvantaging the most vulnerable students.

Studies reveal two main factors associated with student cheating. First, students are more likely to cheat when they are extrinsically rather than intrinsically motivated – for instance, when they are taking a course to satisfy a program requirement rather than out of curiosity about the course material. (If you have ever gamed your university’s online cybersecurity or hazardous materials course in order to tick the box with HR and stop receiving annoying reminder emails, you understand first-hand that extrinsic motivation can lead to corner-cutting.) Second, when students perceive cheating as common among their peers, they feel pressure to cheat too, in order to keep up. These two factors reflect, not bad eggs, but students making regrettable choices about how to allocate their available time and how to mitigate perceived risks.

These decisions are further affected by socio-economic, family or immigration status. A student who has to work 30 hours a week to stay above water or who has heavy family caring responsibilities needs to use their time very strategically. Again, this can lead to corner-cutting, especially for courses and assessments for which the student lacks intrinsic motivation. Similarly, an international student struggling academically risks losing their visa if they fail enough courses. They might take a chance on cheating as a way of mitigating that risk. The more desperate students become, the more pressure they feel to just pass the course by any means necessary.

We should therefore expect that non-traditional students, including low-income students, adult learners and international students disproportionately number among those accused of academic dishonesty.

Further, there is evidence that racialized international students (for instance, Asian and African students, as opposed to white students from Australia or the U.K.) are over-reported for academic misconduct. When making a judgment call about an assessment’s academic integrity, some academic staff may be influenced by bias.

GenAI exploits these challenges. Buying a paper from an “essay mill” is much more expensive and much slower than getting ChatGPT to write your assignment. For students who are poor, short on time, and desperate to make the grade, the frictionlessness of GenAI can be the tipping point between academic integrity and academic misconduct.

I’m not proposing a laissez-faire approach to the rash of GenAI academic misconduct we are seeing. Universities need to defend academic integrity – both to ensure the fidelity of the academic credentials we grant and to protect students from a culture of cheating and the corresponding pressure to cheat. At the same time, we need to ensure that we are not further disadvantaging non-traditional students.

Universities’ approach to academic integrity should be holistic – not only a set of processes for reporting, investigation and punishment, but also upstream interventions that target the reasons students cheat. Here are a couple of examples: better student funding and childcare can buy students enough time to do the work themselves; well-designed curricula can reduce the box-ticking that produces extrinsic motivation. Downstream, student discipline processes should be trauma-informed, equitable and proportionate. In Canada, theft of under \$5,000 does not result in deportation, but an academic misconduct finding on an assessment worth 10 per cent of a course grade can lead to a student losing their visa. As a sector, we need to rethink our student discipline systems and build in approaches that provide students a path back from misconduct.

When COVID-19 hit, the whole sector turned on a dime so that students could keep learning. We need to do the same with this latest “pandemic.” Like COVID-19, GenAI is with us to stay. 

*Ce texte est également disponible en français sur
affairesuniversitaires.ca*

À mon avis

Ndeye Dieynaba Ndiaye est professeure agrégée de droit au département des sciences juridiques de l'UQAM.

Boucs émissaires

Malgré leur contribution économique, les personnes étudiantes provenant de l'étranger sont injustement stigmatisées au cœur des débats sur l'immigration et la crise du logement au Canada

par Ndeye Dieynaba Ndiaye



ESTIMÉES À PLUS D'UN MILLION à tous les niveaux d'études en 2023 à l'échelle du Canada (dont 11% au Québec selon le Bureau de coopération interuniversitaire), les personnes étudiantes internationales font tristement et injustement la une des journaux depuis un certain temps. Le débat entourant la crise de logement et d'habitabilité questionne l'accueil et l'intégration de ces personnes au Canada d'une part et les répercussions de leur présence sur les services sociaux, d'autre part. En effet, leur situation s'inscrit dans un contexte de forte stigmatisation des personnes immigrantes en général, fondée sur un construit social et politique, postulant que ces dernières sont la source principale des problèmes auxquels font face les populations d'accueil, notamment ceux relatifs à l'accès au logement et de la cherté de la vie au Canada.

Ce qui contraste avec la réalité dans la mesure où même si le nombre élevé des personnes étudiantes internationales a des incidences négatives sur les services offerts, cette catégorie d'étrangers est fortement recherchée par le Canada et les provinces en raison de sa contribution essentielle à l'économie.

Au Canada, selon le ministre fédéral de l'Immigration, des réfugiés et de la citoyenneté Marc Miller, les étudiantes et étudiants étrangers injectent chaque année de 20 à 30 milliards de dollars dans les universités et dans les établissements d'enseignement supérieur. Le Québec et ses régions bénéficient des retombées importantes de ce programme. En 2017 et 2018, les répercussions économiques directes et indirectes de toutes les personnes étudiantes internationales au Québec sont estimées à plus de 2,5 milliards de dollars. Ce groupe d'étrangères et d'étrangers autorisés à venir étudier dans les établissements désignés et d'y travailler sous certaines conditions, illustre comme si le besoin en était, le paradoxe et l'hypocrisie qui entourent l'immigration au Canada en général et au Québec en particulier. Dans cette perspective, la décision de limiter l'admission des personnes étudiantes internationales dans le projet de loi n° 74 de la Coalition Avenir Québec, parti au pouvoir dans la province, s'inscrit dans cette continuité de retirer des personnes étudiantes étrangères, le maximum d'avantages économiques afin de

préserver le système d'enseignement de certaines régions. Et les propos du ministre provincial de l'Immigration, de la francisation et de l'intégration (MIFI) selon lesquels « plusieurs programmes sont parfois gardés en vie dans des régions grâce à la présence des étudiants étrangers et ces programmes-là permettent ensuite à des Québécois de suivre leur formation près de chez eux et de demeurer en région, alors évidemment qu'on voudra préserver ça », illustrent, par ce fait, l'approche utilitariste visant à prioriser des intérêts stricto sensu du Québec.

Cette approche invisibilise les divers obstacles et les nombreuses exigences qui s'appliquent aux personnes étudiantes internationales. Qui plus est, accentue la polarisation entre les Québécoises et Québécois d'origine et les Autres et limite toute possibilité de dialogue entre les populations d'accueil et ces étudiantes et étudiants étrangers.

Leurs parcours migratoires sont complexes, lesquels exposent souvent ces personnes à des fragilités sociales, culturelles mais de plus en plus psychologiques.

Il semble clair que face aux différents enjeux soulevés par le programme des étudiantes et étudiants étrangers au Canada et au Québec dernièrement, s'impose une réforme en profondeur afin de définir une stratégie québécoise. Cependant, il serait pertinent de réfléchir ensemble, de manière sereine et humaine, sur comment trouver un équilibre entre les objectifs du ministère de l'Éducation supérieure qui considère, dans son plan stratégique 2023-2027, qu'« attirer davantage d'étudiants internationaux dans les collèges et les universités francophones de la province est une priorité gouvernementale », et ceux du MIFI qui visent à limiter le nombre des personnes étudiantes. Cela contribuera sans doute à une meilleure connaissance de ce programme au sein de la population québécoise et des milliers de futurs candidats et candidates qui choisissent les établissements d'enseignement du Québec pour leur projet d'études. **AU**

The English translation of this article can be found on [universityaffairs.ca](https://www.universityaffairs.ca)

COLLOQUE SOUS PRESSION

Cool ! Hawaï en janvier, je soumetts une proposition de communication !



Ma communication a été acceptée pour un congrès à Hawaï dans six mois !



Moi aussi ! On y va ensemble ?

Billets achetés.



Je me suis acheté des sandales pour le congrès.

Et ta présentation, elle avance ?



Euh, oui, oui ! Je suis en train d'analyser mes données...



... quand j'aurai fini de les collecter.



T'as toujours pas terminé ta présentation ?

Je ... j'ai presque fini ma première diapo !



Prêt ?



OUI. OUI.

Hello... My name is Jean.



Prof pas prof, j'y vais !

Andréanne Gagné
Geneviève Brisson
Jo Anni Joncas
Myriam Villeneuve-Lapointe
Claire Moreau

Illustrations de
Mathieu Lampron

International Spotlight

Japan, China, India

Reconsidering the traditional university degree

Amidst skilled labour shortages, Japan, China and India are turning to vocational education

THE SHIFT FROM ACADEMIC TOWARD VOCATIONAL EDUCATION is steadily growing across the globe. Following trends in North America and Europe, many students throughout Asia now consider the traditional university degree insufficient to secure a well-paying job. Faced with greater competition for fewer jobs and a growing emphasis on technical expertise, students are instead opting to pursue specialized training better suited to the labour market. At the same time, a shortage of skilled workers is also fueling the growth of vocational universities, changing the landscape of higher education.

In Japan, the replacement of academic subjects with vocational ones has become a major issue in higher education, according to Keiichiro Yoshinaga, professor of higher education policy at Kanazawa University. Private universities, he noted in a recent International Higher Education article, are adding more professional

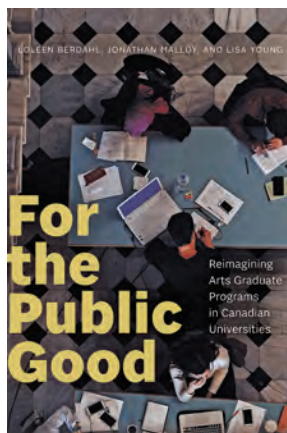
schools to their undergraduate programs, such as tourism, business management, food, sports, health and information sciences.

In China, a nation struggling with an acute oversupply of university graduates and a lack of skilled technical workers, more than 11 million graduates this year will compete for scarce employment opportunities. Some are returning to vocational universities, which have more than tripled in number since 2019.

A greater focus on career-oriented courses is also emerging in India. The newly established Young India Skill University, focused on specialized courses in logistics, healthcare and pharmaceuticals, is being touted as a role model to help reduce unemployment and close the skills gap.

The spread of vocationalization, warned Dr. Yoshinaga, is changing the curriculum from “intellectual curiosity to commercial utility,” hastening the decline in liberal arts colleges and faculty autonomy. The end result, he argued, is that university governance “is now beyond the scope of the academic profession, and the consolidation of existing programs and the planning of new programs are moving into the hands of professional administrators.” **UA**

Ce texte est également disponible en français sur affairesuniversitaires.ca



A vision for reforming arts graduate education to deliver many of Canada's public good needs.

“...the kind of quietly good book we need to see more of.”

~ Alex Usher, Higher Education Strategy Associates

For the Public Good

Reimagining Arts Graduate Programs in Canadian Universities

LOLEEN BERDAHL, JONATHAN MALLOY, and LISA YOUNG

ISBN 978-1-77212-742-3 | \$34.99 paper



UNIVERSITY of ALBERTA PRESS



Contemporary Vulnerabilities

Reflections on Social Justice Methodologies

Edited by CLAIRE CARTER, CHELSEA TEMPLE JONES, and CAITLIN JANZEN

ISBN 978-1-77212-738-6 | \$42.99 paper



Feministing in Political Science

Edited by ALANA CATTAPAN, ETHEL TUNGOHAN, NISHA NATH, FIONA MACDONALD, and STEPHANIE PATERSON

ISBN 978-1-77212-732-4 | \$44.99 paper

ORDERS 1-800-565-9523 | INFO uapress@ualberta.ca | ualbertapress.ca

Career Advice

Garrett Richards is an assistant professor with the Environmental Policy Institute at Grenfell Campus, Memorial University of Newfoundland.

From flipped classroom to flipped thesis

A model for engaged graduate student research

By Garrett Richards

MOST ACADEMICS ARE FAMILIAR with the benefits of the flipped classroom teaching method. In short, the lesson plan is not entirely determined before each class. It is instead co-designed between professor and students, responding to diverse learning needs in an agile manner.

But classwork is only one part of scholarly practice. I have begun adapting flipped classroom thinking for my own research and supervision responsibilities, using a “flipped thesis” process to support graduate students in communicating findings to stakeholder groups. Unlike a traditional thesis, where dissemination of findings is considered only at the end and only to a small (academic) audience, a “flipped thesis” means setting students up with enough time and flexible support to engage with a partner organization or community from the start of their program. The research plan is not generated until after conversations with potential stakeholder audiences, allowing for a genuine response to partner priorities and leading to better uptake of research findings.

Here’s how supervisors could get started using this model:

1. Build a network of connections to a variety of external organizations. Take part in engagement events and consider including community partners in short-term collaborations (e.g. class projects or research assistantships) in order to develop relationships.
2. Recruit graduate students who are more interested in doing impactful or partnered research within your discipline than in pursuing a specific sub-topic. Look for flexible statements of interest as well as proposals that identify (and demonstrate preliminary understanding of) potential stakeholder audiences.
3. Near the beginning of the student’s program, work with them to map out potential intersections between your interests, their interests and the interests of relevant stakeholders in your network. Identify the best matched partner organizations and engage in preliminary conversations about the possibility of collaboration. Follow (and train the student in) best practices for research partnership building: ask open-ended questions, let the partner lead with their own priorities, do not pressure the partner into collaboration and only proceed if the match is genuine.

4. If all parties agree to proceed, together decide on a tentative timeline and points of contact with the partner. For example: will you start with a signed agreement in principle? What are the partner’s expectations? How often will you meet? What material should get the partner’s feedback before proceeding? What final outputs will be useful to the partner? How will the collaboration fit with the student’s program requirements?
5. Follow through with the project plan as agreed. Remember that flexibility is important in partnered research but check with the partner about any major departures from the plan. Commitment to the partner will motivate responsive and timely work from the student and supervisor. The ideal end result will be more impactful research, stronger research relationships and greater skills development for the student.

Bear in mind, there are some required preconditions for the “flipped thesis” approach: the supervisor’s interests, the student’s interests, the program’s requirements, and the student’s funding package must be sufficiently flexible. Without such flexibility, the “flipped thesis” approach is unlikely to be viable.

Of course, the benefits of partnered research and knowledge mobilization are nothing new. What the “flipped thesis” model adds to the discussion is an inversion of the entire thesis process, rather than a simple addition. The timelines for most graduate students do not allow for much post-research knowledge mobilization, other than the thesis itself and maybe a journal article or two. Considering stakeholder partnership from the beginning is one of the only ways to actually build meaningful knowledge mobilization into graduate student research.

Just as we have reconsidered our traditional approach to teaching with the flipped classroom, let us reconsider our approach to thesis and graduate supervision with the “flipped thesis” model. The benefits of impactful findings, partnership building and practical student training are fruits ripe for picking. **UA**

Ce texte est également disponible en français sur affairesuniversitaires.ca



Iconic Photo

The University of Regina, celebrating 50 years of being an autonomous university this year, was born out of a private high school established by the Methodist Church: Regina College. Pictured here are pianos being delivered to the school. In the background is the building that would eventually become the Globe Theatre where many U of R alumni have performed, directed and helped bring to life a wide variety of plays.

Obtenez jusqu'à 40 000 \$ pour le financement de vos études



La Bourse d'études Objectif avenir RBC pour jeunes Autochtones décerne tous les ans 20 bourses d'une valeur pouvant atteindre 10 000 \$ par année (pendant au plus quatre ans) à des étudiants des Premières Nations, Inuits et Métis au Canada qui ont de très bons résultats scolaires et s'engagent auprès de leur communauté.



**Universités
Canada.**

Pour obtenir des détails, rendez-vous à l'adresse rbc.com/bourseautochtones.



Fondation

Get up to
\$40,000 toward
your education



The RBC Future Launch Scholarship for Indigenous Youth provides 20 scholarships annually of up to \$10,000 each per year (for up to 4 years) to First Nations, Inuit and Métis students across Canada demonstrating strong academic performance and community involvement.



**Universities
Canada.**

Visit rbc.com/indigenousscholarship for more details.



Foundation